

Alpes pittoresques, description de la Suisse, par Mr. Le Dr. Alcide de Forestier, Paris, 1837, p. 137 :

Les environs de Lauffen, et, en général, tout le nord du canton de Zurich, population et sites, se ressentent du voisinage de l'Allemagne. Le caractère vraiment suisse, celui si largement imprimé aux petits cantons intérieurs, n'est guère sensible qu'au bord du lac; descendez ses flots rapides, au soleil couchant, quand les sommets touffus de l'Uetliberg commencent à se dessiner dans l'ombre comme des géants, alors que la cloche des villages riverains tinte l'heure avec cet accent guttural particulier aux cloches suisses, et qui semble une imitation du vieux dialecte allemand (1). Pas un mouvement sur ces bords; si un chant grave à la fois et bruyant, écho lointain de quelque *ranz des vaches*, ne venait éveiller votre attention, vous croiriez que tout le monde s'est couché avec le soleil. Le *ranz des vaches*, ce chant si célèbre et si peu connu des étrangers, tire tout son effet de son exécution parmi les paysages alpestres; il faut surtout qu'il soit exécuté de nuit et sur les flancs d'une montagne opposée, afin qu'on n'aperçoive ni les chanteurs, ni les instruments. Le *ranz des vaches* varie non-seulement d'un canton à l'autre, mais même d'un chalet au chalet voisin, non pour la musique ni pour les paroles, mais pour la manière dont on les prononce, et l'accent qu'on leur donne (2). Jean-Jacques Rousseau a inséré; dans son *Dictionnaire de musique*, un *ranz des vaches*, arrangé à sa manière; ce n'est point le véritable. Grétry l'avait intercalé dans l'ouverture de son *Guillaume Tell*. On sait la profonde impression que produit l'exécution de cet air sur les montagnards. Les habitants des Hautes-Alpes y sont plus sensibles que ceux de nos Alpes-Inférieures; le *ranz des vaches*, entendu par le Suisse éloigné de sa patrie, lui arrache des larmes, et lui donne à tel point le *mal du pays*, qu'il avait été défendu de le jouer dans ceux de nos régiments au service de France; en effet, la plupart des pauvres soldats tombaient malades ou désertaient.

Richterschwil est un gros bourg sur la route de Zurich à Schwitz, au bord du lac.

(1) Dans le canton de Zurich, les cloches sont toujours en branle. On sonne au point du jour, on sonne à la nuit tombante, on sonne les prières, le mauvais temps et le beau; enfin, c'est une sonnerie qui appelle les magistrats à leurs fonctions.

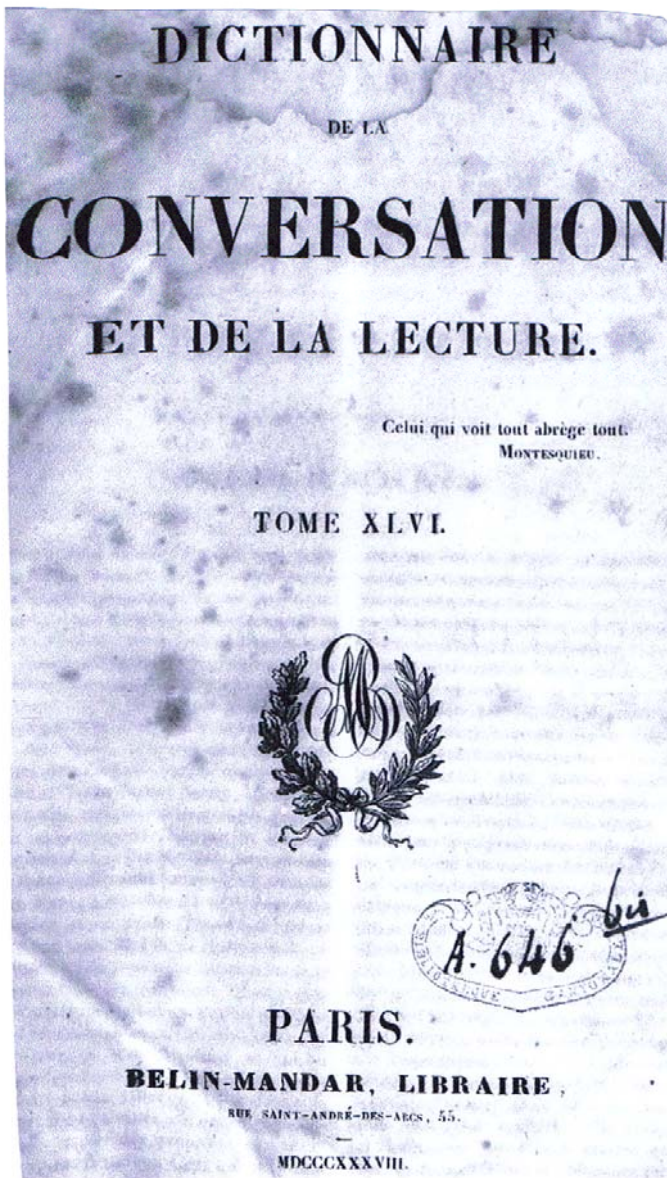
(2) Voici quel est généralement le sujet du *ranz des vaches*: des pâtres conduisent un grand troupeau sur la montagne où il est arrêté par des torrents; le chef des bergers députe vers le curé de la paroisse la plus voisine pour implorer le secours de ses prières; quand le député est revenu, les vaches traversent le mauvais pas sans accident, et la bénédiction du curé a un si bon effet que, rentrés au chalet, les pâtres trouvent leur chaudière pleine, avant que d'avoir *trouvé* la moitié du troupeau.

Appenzel

il y a aussi trois sources d'eaux minérales sulfureuses. On fait souvent des promenades vers les sommets voisins, d'où l'on jouit de points de vue admirables sur la vallée du Rhin et jusque sur les Grisons. Le plus fréquenté est le Stöess, où il y a une chapelle fondée en l'honneur de la grande victoire de 1405. En 1826, l'association patriotique de Sempach vint y célébrer une fête en commémoration de cette action héroïque. Le voyageur Simon remarque que le champ de bataille n'était pas commode pour les assaillants, qui avaient à gravir et à combattre en même temps sur une pente rapide de trois cents toises de haut. Nous lui emprunterons quelques détails sur les métairies du Gæbris. « Les vaches qui « viennent matin et soir au chalet se « faire traire, attirées par un peu de « sel, étaient ici attachées chacune à la « crèche par sa chaîne, leur poil lustré « comme celui du cheval le mieux tenu. « Quelques-unes portaient, suspendue « au cou par un collier de cuir large « et chargé d'ornements, une cloche « de forme ovale aplatie et du diamètre « d'un pied environ. Ce sont des bergers et non des bergères qui traient les vaches. Pendant l'opération, un d'eux entonne le ranz des vaches... Il y a, dans ces simples accents monotones et peu mélodieux en eux-mêmes, un mélange d'expression plaintive et douloureuse et d'âpreté sauvage dont l'effet est extraordinaire, et le cri aigu du refrain ressemble à celui dont les naturels de l'Amérique septentrionale marquent leurs chants de guerre. Il est aisé de concevoir comment le ranz des vaches, lié aux souvenirs du jeune âge, à ses attachements, à ses plaisirs, et rappelant les lieux, les choses, les personnes, peut affecter si puissamment les Suisses éloignés de leur pays... La meilleure vache avec son veau coûte dix louis ; pendant les premiers mois, elle donne

« par jour nuit à dix pots de lait. » On trouve dans ce même voyage des détails très-curieux sur la construction des chalets en bois de mélèze élevés sur un soubassement de pierre, chalets qui ne sont habités que par les bestiaux, et quelquefois servent de magasin ou de cave.

Dans ces solitudes, au milieu des roches décharnées, si la cloche lointaine vient retentir à l'oreille du pâtre ou du chasseur, il est saisi d'un sentiment religieux bien plus vif que l'habitant des cités. Pour lui, il y a tout un abîme entre l'office du hameau et la prière qu'il articule avec recueillement au haut des montagnes. La cloche de Gais est sonore; elle fait vibrer toutes ces vallées, elle rompt le silence solennel de ces alpes. La conviction des vérités de la religion est toute-puissante sur ce peuple qui a conservé une grande simplicité dans ses mœurs et dans ses jeux nationaux. Nous citerons une sorte de partie de barres entremêlée de joutes militaires; on l'appelle le jeu des chevaliers. Les habitants de Trogen et de Speicher se réunissent en corps d'armée; ceux de Gais et de Teufen se mettent à cinq cents pas de là; un homme sort des rangs, marche à l'ennemi en s'écriant : « Chevaliers, chevaliers, voici le capitaine! » Alors il court vers un but qu'un adversaire doit atteindre avant lui. Ces provocations durent jusqu'à ce que les deux troupes soient en course. Quiconque est attrapé et pris, doit rester à quelques pas assis, comme un prisonnier de la station ennemie. L'on continue jusqu'à ce que tout le monde soit ou prisonnier ou vainqueur, et la victoire générale dépend du plus grand nombre de ceux qui ont atteint le but sans être pris. Le jeu du cercle est à peu près le même : quelqu'un en fait le tour, et, frappant un de ceux qui le forment, il s'enfuit et franchit haies et fossés jusqu'à ce qu'il ait été rejoint ou qu'il ait épuisé son rival. La plupart des divertissements ont pour cause la gymnastique; il en est un qui consiste à soulever son adversaire par la boucle de sa culotte,



RANZ DES VACHES. Quelques-uns, mais à tort, écrivent RANS DES VACHES. C'est un air bucolique, sans art, grossier même, que les bouviers de

(314)

RAN

la Suisse jouent avec délice sur la cornemuse en menant paître leurs vaches sur les rochers, où ils sont nés ainsi qu'elles. Cet air est devenu fameux, européen même, par les effets sympathiques qu'il exerçait sur les montagnards helvétiques, au temps de l'âge d'or de l'Helvétie, il y a un peu plus d'un demi-siècle. Dans les régiments suisses à la solde de France, sitôt que la cornemuse s'enflait pour jouer cet air, une douce joie brillait dans les yeux de ces fiers soldats; mais ils n'entendaient pas plus tôt ces sons rustiques et si connus que répétaient si souvent les échos de leurs montagnes, que la patrie, leurs chalets, leurs rochers, leur enfance, leurs sœurs,

leurs vieux pères, leurs fiancées, se reflétaient dans leur âme avec tant de vivacité, qu'une mélancolie profonde succédait à cette première joie. La plupart d'entre eux n'y pouvaient résister; les uns désertaient, d'autres tombaient dans une langueur incurable, et beaucoup mouraient. Dès lors, le code militaire défendit de jouer cet air sous peine de mort. Ainsi, le despotisme punissait de la perte de la vie le plus noble, le plus doux sentiment de la nature, l'amour de la patrie! Quand les cannibales étaient cannibales, ils n'eussent point seulement pensé à un pareil moyen de répression, à cette loi atroce faite par des adoreurs du Christ! Oui, telle est la puissance des chants nationaux qu'elle électrise comme le feu du ciel. Que de pleurs ruisselaient sur les joues des Juifs captifs à Babylone, si au pied des saules pâles de l'Euphrate quelques voix mélancoliques qu'ils avaient entendues dans le temple venaient à leur tour chanter un des cantiques des *Montées*, c.-à-d. le chant du départ si désiré pour Jérusalem bâtie sur les hauteurs de Sion! On nous dira que le *Ranz-des-Vaches*, tout rustique, composé sans doute par quelque ancien bouvier inconnu, peut-être comme Polyphème se consolant par ses chants, assis sur une roche, des rigueurs d'une autre Galatée plus blanche que le lait même, ne peut être comparé aux magnifiques cantiques

RAP

(315)

des enfants de Coré. Nous répondrons que le *Ranz-des-Vaches*, villanelle sans art, ainsi que nous l'avons dit, n'en a pas moins une des conditions voulues par toute musique, l'art de toucher. C'est un $\frac{2}{4}$ qui commence d'abord par un adagio plaintif où quatre mesures de suite redisent les mêmes notes, et rien n'est plus mélancolique que ces répétitions; les grands compositeurs l'ont bien senti: Mozart et Beethoven surtout, génies aimant la solitude, en eurent le sentiment comme le bouvier helvétique: tous les trois l'avaient pris dans la nature. Après l'adagio du *Ranz-des-Vaches*, vient un allégo où l'âme semble secouer sa mélancolie; puis elle y retombe par un court adagio; puis elle se relève par un allégo; puis enfin, elle semble s'absorber à jamais dans sa tristesse sous les notes d'un adagio de 21 mesures qui termine l'air. Ce n'est pas le Conservatoire de musique qui donne le feu sacré, mais il l'alimente par l'étude des grands maîtres, et l'empêche de s'éteindre en naissant.

DENNE-BARON.

RAOUL ou **RODOLPHE**, duc de Bourgogne, usurpa la couronne de France après la mort de Robert, son beau-père, qui s'en était emparé au détriment de Louis-d'Outre-Mer, fils de Charles-le-Simple. Raoul était monté sur le trône du consentement de Hugues, son beau-frère, en 923, et mourut en 936. Sa mort fut suivie d'un interrègne (v. BOURGOGNE).

RAOUL, **ROU**, **ROLF**, **ROLLON**, **HAROU** ou **ROBERT**, premier duc de Normandie, et le plus illustre des chefs de ces hordes qui envahirent et dévastèrent une partie de la France aux 9^e et 10^e siècles. (v. NORMAND, NORMANDS). X.

NOTICE

SUR

GILION DE TRASIGNYES,

ROMAN FRANÇAIS DU 15.^{ME} SIÈCLE,

SUIVIE

DE QUELQUES AUTRES FRAGMENTS.

TECHENER, PLACE DU LOUVRE, 12.
PARIS. — 1839.

(32)

Pouro fraré qué fin no icé ?
 No fo alla tzi l'incoura ! (*chez le curé*).
 Qué voliai vo, qué no lai diaisi
 A noutro monsu l'incoura ?
 Fo qué no diaisé' n Ave Maria,
 Por qué no lai poussi passa !
 Pierro s'en va frapp' a la porta
 D'oun bon zor à mons' l'incoura ;
 No sin barra ai bassés r' igués
 Dité no oun Avé Maria !
 Invoyé no voutra servinta ;
 No li fari oun bon fri gra (*fromage gras*).
 Ma servinta è tro galésa, (*jolie*)
 Vo poria bien mé la garda.
 Dé prindré lo bin dé l'églisé
 No né sarion pa pardonna.
 Sarai fer' oun gro sacrilézo
 Yié foudrai té vo confezza.
 Retiré té, mon ami Pierro ;
 Té vé deir' oun Avé Maria.

Le refrain : Venidè toté, etc., se répète à la suite de chaque couplet.

(31)

CHANSONS Suisses publiées pour la première fois,
 par le professeur J. R. WYSS (*).

RANZ DE VACHES DES ORMONDS (*Canton de Vaud*).

Les armaillés dé Colombetta (*nom d'une montagne*).
 Dé bon matin sé son lèva
 Ah ! ah ! Lioba ! Lioba ! por l'aria.
 Vénidè toté, petitè, grozzè
 E bliantz' é néré, d'zouven' é autré
 Dezo stou tzano (*chêne*), yo yié arto (*Je vous traie*),
 Dezo stou trimblie, yo yié trinzo (1).
 L'on volu fer tranzi la motta (2)
 Devan qué l'usson mi aria.
 L'on mé lou cô à la zoudaire, (3)
 Dévan qué fussed affeta.
 Yié son zala ai bassés z'igués,
 Signa lo pi l'on pou passa (4).

(*) Dans l'ouvrage intitulé : *Sammlung von Schweizer Kuhreigen und Volksliedern* 4-te Aufl. Bern, 1828; des exemplaires d'un *Recueil de Ranz-des-Vaches et de Chansons nationales suisses*, Bern 1818, in-4, oblong, se sont payés 10 fr. vente B. D. G. (1824, n. 1636), 7 fr. Hédler (1830 n. 462), 10 fr. P. (1832 n. 1110), 18 fr. So Heber (1836 n. 1226).

« Cet air bucolique, sans art, grossier même, que les bouviers de la Suisse jouent avec délices sur leurs cornemuses en menant paître leurs vaches sur les rochers, est devenu d'une célébrité européenne par les effets sympathiques qu'il exerçait sur les montagnards helvétiques; villanelle sans art, il n'en a pas moins une des conditions voulues pour toute musique, l'art de toucher. Il commence par un adagio plaintif où quatre mesures, de suite redisent les mêmes notes; rien de plus mélancolique que ces répétitions; les grands compositeurs l'ont bien senti (*Denue-Baron*).

(1) Je vous tranche (le lait).

(2) Ils ont voulu faire cailler le lait (le fromage gras) avant qu'ils eussent fini de traire les vaches; la motta est le nom d'une espèce de fromage fait avec du lait non écroulé; au-dessous de 25 livres, elle prend la désignation de mottetta.

(3) Ils ont mis le caillé dans la chaudière avant qu'il fut assez aigri.

(4) Ils sont allés aux basses eaux; sans le pied (ou anneau) ils n'ont pu passer.

CORAULA DU CANTON DE Fribourg.

Nousshron Prinschou de Schavouye (*notre prince de Savoie*)
 Lié mardjuga on boum infan (*est ma foi, un bon enfant*).
 Y l'ia leva oun' armée
 Dé quatrourvans pajjans
 O vertuchou, gare, gare, gare!
 O rantanplan, garda dévanti!

On répète au commencement de chaque couplet les de derniers vers du précédent,

Et pour général d'armée
 Christophliou de Carignan.

Oun ànou tzerdzi dè ravè (*un dne chargé de raves*).
 Por nuri le Régiment.
 Pour toute cavalerie
 Quatro pitis cayons blians (*cochons blancs*).
 Et pour toute artillerie
 Quatro canons de fer blian.
 Quand nou fum sur la montagne,
 Grand Dieu ! què lou monde est grand.
 Fajin vito ouna dètzerde (*décharge*)
 Et pu retornin nojan ! (*retournons-nous en*).

CORAULA DU MOLESON (*Canton de Fribourg*).

Din la Suisse lia ouna montagne
 Dei plie hautè, dei plie ballè (*belle*).
 Sche vojèi la curiojita
 Prindè la peina dé monta
 A Moléson, à Moléson.

Du lé tot haut l'univers schè vei [*se boit*].
 L'ivue la plie frètze lé schè hei : (*l'eau la plus fraîche, là*)
 Sche vojèi l' himaur mélancoliqua,
 Lé schenallié (*clochettes*) fan musiqua.
 A Moléson, à Moléson.

Vini schigniau (*Messieurs*), damè è bordgei !
 Qué dè plièji (*plaisir*) tot régordezi ;
 Vinidè ti, vinidè tottè !
 Nò berin dei bounè gottè (*nous boirons de bonnes gouttes*).
 A Moléson, à Moléson.

Sahan dé Bullo lé schon jelà (*ceux de Bullo y sont allés*).
 In Plianné schè schon repojà (*au Plianné ils se sont reposés*).
 Dé café schè schon tan borà
 Qu'à la fin nan pa pu montà
 A Moléson, à Moléson.

De café schè schon bora
 MÀ i lau ja faillu robà (*mais il leur a fallu le voler*)
 E lian prau cudji le névuà (*ils ont assez voulu le nier*)
 MÀ lè fillè lè jan accujà.
 A Moléson, à Moléson.

3

en vers fort rares : *Les Souhaits des hommes et la Vie de saint Jean-Baptiste*.

Il donne le premier d'après l'édition de Trepperel, s. d. (vers 1497) ; elle est plus complète que celle qui porte la marque de Le Noir (1) ; nous ne croyons pas devoir hasarder de reproduire en entier ce fragment, mais peut-être ne sera-t-on pas fâché de savoir ce qu'à cette époque désiraient un pape, un roi, un chevalier, un buveur, un usurier, un cardinal, un chanoine, un curé. (Nous blâmons fort ces deux dernières stances ; ne croirait-on pas que le poète les a écrites, échauffé par la lecture d'un volume de Voltaire ou de Pigault-Lebrun) (2).

Je souhaite moy qui suis pape,
 Le sauvement de tout le monde,
 Et que nul a tel mal se frape
 Qua damnation luy redonde.

Necné lia faite la tzansshon ? (*qui a fait la chanson*)
 Lié l'ermailli dè Moléson (*berger galant*)
 Et lié lé fillè dè Bullo
 Que l'an faite in allan amon
 Schu Moléson, schu Moléson.

FRAGMENT D'UN ANCIEN CANTIQUE EN L'HONNEUR DE
 SAINT NICOLAS.

Seyntz vos ke alez par mer
 De cet barun oiez parler,
 Ke tant est par tut securable
 E ke en mer est tant aidable.

Sovent se claiment cheitiff e las
 Sovent dient : Seint Nicolas
 Sucurez nus, Sein Nicolas, Sire
 Si tel est, cum oum dire.
 Ataunt uns homme lur aparut
 Ke en la nef juste se estut.

Sein Nicolas s'en va a taunt
 Li houmez remist leez et joiaunt
 Ke turne fu de povertie
 Et ses files du mauveste.

Ces vers paraissent de la fin du 10.^e siècle ; ils se trouvent (p. 146, 154) dans le *Thesaurus linguarum septentrionalium* de G. Hickes, Oxon, 1703-5. f.^o (1), où l'on rencontre aussi, p. 145, un fragment d'une instructior rimée pour les enfants, intitulée *La Fame* ; elle est peut-être d'une époque encore plus ancienne et renferme beau coup de mots saxons.

Wolff a encore cru devoir réimprimer deux opuscul

(1) Aux ventes indiquées dans le *Manuel du Libraire*, l'on peut ajouter 217 Langles, 235 Gobier, 201 florins, gr. pap. Meermann. M. Kemble appelle ce ouvrage, *That miracle of ill directed industry and mistaken learning* (*Letter Michel; Anglo-Saxonia, 1837, p. 13*).

Je souhaite moy qui suis roy,
 Servir Dieu, mon royaume garder,
 Soustenir guerre pour la foy,
 Armer gens et chevaux barder.

(1) Chez le duc de La Vallière, l'édition de Trepperel s'était vendue 2 fr. et celle de Le Noir, 12 fr. réelle à 6 opusculs qui, de belle conservation, seraient chacun bon marché à 100 fr. et plus. A la vente Van Bergem (Octobre 1836) une de ces éditions s'est payée 69 fr.

(2) La vente des nombreux romans de cet auteur dont je n'ai jamais compris que, même au corps de garde l'on put achever la lecture, s'est élevée à plus de 600,000 fr. Hélas ! saisissez une main de papier d'un ouvrage dégoûtant, semes-y parricides et parricides à foison, incestes et adultères à se fatiguer de les compter, et, pourvu qu'il appartienne à l'école intime ou ironique, humanitaire, ou pulmenique, épileptique ou drolatique, ne fût-il pas écrit en français, soyez tranquilles ; il y a long-temps que le plus illustre des abstraiteurs de quinte-essence, maître Alcofrabas Nasier vous l'a annoncé : « Il en sera plus vendu en deux moys, qu'il ne sera achapté de Bibles en neuf ans.

GRAMMAIRE MUSICALE

THÉORIQUE ET PRATIQUE,

OU

GUIDE

POUR APPRENDRE ET ENSEIGNER LES ÉLÉMENTS

DE LA MUSIQUE, ET DU CHANT EN PARTICULIER;

A L'USAGE

des Instituts et des Écoles.

DÉDIÉ

à M. le Colonel Alexandre de Gerebow.

Par Fr. LANDROCK.



CET OUVRAGE SE TROUVE :

A GENEVE, chez Kessmann, libraire; — Brand, relieur; — Cherbuliez, libraire; — Combe, Corralerie, 10; — chez l'auteur (cour St-Pierre, n° 105); et chez tous les marchands de musique.
A NYON, chez Bideau et chez Piquet frères.
A LAUSANNE, chez Hoffmann; — Rouiller, libraire; — au Bazar vaudois.
A BERNE, chez Burgdorfer, libraire, et chez tous les marchands de musique.
A NEUCHÂTEL, chez Jenneret, et chez le libraire Gerster.
A VEVEY, chez Spühler, marchand de musique.
A ZURICH, chez Hug frères.
A MAYENCE, chez Schott fils.

1842

20

Chants des Alpes.

En général, la musique est peu cultivée dans les pays de labour; elle s'y ressent toujours de la pesanteur des habitants; elle y va terre à terre comme eux. Mais si, quittant les plaines, nous gagnons le Jura, les Alpes ou les Pyrénées, la musique populaire change totalement de caractère. Les mélodies s'épurent, s'animent, se poétisent, et les paroles elles-mêmes se relèvent au ton du paysage, surtout dans les chansons jurassiennes, où brille une poésie naturelle. Là, à la vérité, la poésie n'est encore que dans les paroles, mais dans les Pyrénées au contraire, c'est dans la musique qu'elle se déploie. Que dire des chants basques, par exemple, et d'où vient à ces tribus exilées entre le ciel et la terre une telle franchise de rythme et d'intonation? Tous ces airs basques sont d'un ton grandiose et décidé; mais aucun n'est plus frappant sous ce rapport que le chant national des Ezinaldunai, comme ils se nomment eux-mêmes dans leur idiome. Ce beau chant cependant n'a pour paroles que les noms de nombre cardinaux déclinés dans le premier couplet depuis un jusqu'à vingt, et, dans le second, répétés dans l'ordre inverse. Souvent, en écoutant cet air d'une si pure et si fraîche mélodie (nous dit Olivier), je me suis demandé quel sens caché pouvait couvrir sous ce texte bizarre; d'hypothèse en hypothèse, je suis remonté jusqu'aux souvenirs héréditaires du temps où les races vasconnes, acculées au pied des Pyrénées par l'invasion celtique, durent chercher sur leurs sommets un refuge infranchissable aux dévastations de cette marée. Alors il s'offrit à ma pensée que sans doute ce chant avait retenti dès ces premiers âges comme une ode guerrière où les aïeux, après avoir désigné par leur simple dénomination numérique les dures années de l'exil, appelaient une à une, par une sorte de symbolique progression décroissante, celle de la vengeance. Hélas! lorsque le cycle de ces nombres eut accompli sa révolution, près d'un demi-siècle avait consacré l'usurpation. La génération nouvelle des Basques, fière de ses sites escarpés, regardait avec mépris le colon des basses terres, et le chant cabalistique de la vengeance n'était plus qu'une musique dénuée de signification.

Ajoutons maintenant deux mots pour les chansons des pâtres de la Corse, véritables romances amoureuses et plaintives, alliage singulier de Sicile et de Piémont, et nous aurons à peu près fait le tour de la France. Ainsi, de tout ce que les races gothiques ou celtiques, latines ou germaniques, ont semé de chants sur le sol de France, que nous reste-t-il aujourd'hui?

Voulez-vous trouver des airs d'un caractère réellement primitif, original, populaire : c'est dans les Alpes suisses qu'il faut aller les écouter. La Suisse, comme un isthme avancé du continent scandinave, a conservé dans ses chants je ne sais quoi de doux et de franc tout à la fois, qui les distingue de ceux du reste de l'Europe. Quelques-uns seulement rappellent l'ancienne patrie des Schwitz, et ils n'en semblent que plus originaux : ce doit être une touchante émotion pour un homme du Vermland ou de la Norvège, d'entendre dans la vallée d'Hasli quelques-uns de ces chants qui rappellent l'origine suédoise. Or, il en est resté plus d'un. Dans les chants suisses, tout porte le cachet d'une nature simple, forte et belle. Les airs du pâtre, du chevrier, du chasseur de chamois, ne sauraient être modelés, on le pressent d'avance, comme les *canzoni* que le Napolitain murmure sous un ciel enervé ; ce sont des notes hautes, pleines, qu'il faut aux montagnards, des notes espacées à de longs intervalles, qui puissent dominer le bruit des torrents, et retentir comme un cri d'appel d'une cime à la cime prochaine. Les mélodies des Alpes nettement et largement dessinées peuvent bien parcourir tous les tons de la gamme, mais sans s'arrêter aux intermédiaires ; comme toutes celles de la race germanique, elles ne posent que sur les degrés les plus vigoureux et les plus harmoniques ; comme dans les chants de la Baltique, les paroles en sont entrecoupées de vers indifférents au sens de la chanson. Tantôt ce sont des refrains de convention qui terminent chaque couplet, comme *falleri fallera*, ou *faleri donda* ; tantôt ce sont des yoles, syllabes mâles et sonores, sur lesquelles les habitants du Tyrol et des Alpes passent par élans brusques et rapides, saccadant ainsi le chant par octave, jusqu'à ce qu'ils l'arrêtent sur la tonique, lentement et longuement enflée. Depuis que les versants du Rigi et les coteaux du Montanvert ont des bancs comme les Tuileries pour asseoir les voyageurs, les chansons des batelières de Brienz et des cantons environnants sont connues de tous les salons de Paris et de Londres ; mais aucun de ces airs, néanmoins, bien qu'ils soient gracieux, n'obtiendra la célébrité méritée du *Kuhreihen*, ou *Ranz des vaches*, ce chant qui est à lui seul tout le mal du pays pour les Suisses, et comme la voix vaine du canton rappelant à soi ses enfants. Depuis Viotti jusqu'à Lafont, la plupart des virtuoses de nos jours ont essayé de l'introniser dans les concerts. M^{me} Stockhausen s'est fait une réputation en Europe par ces airs que peut-être personne avant elle ne savait si bien et si purement chanter. La reine Anne d'Angleterre avait fait aussi de vains efforts pour le naturaliser à sa cour ; mais le *Ranz des vaches* est pareil à une fleur bien indigène, qui ne veut briller que sur le sol où Dieu l'a mise, et qui se fane partout ailleurs. C'est dans les Alpes qu'il faut l'entendre, dans les lieux mêmes

24

où il fut fait, dit Bridel, au milieu des rochers des Alpes, sur la porte d'un chalet. Il lui faut les accompagnements de la nature, le fracas d'un torrent et le brisement des sapins agités, qui sert de basse continue, la voix de l'écho qui le répète et le prolonge, les beuglements des vaches qui y répondent, le carillon de leurs cloches qui y jette au hasard des sons aigus à intervalles inégaux. Il est du plus grand effet dans nos hautes solitudes, et semble donner aux paysages alpestres quelque chose de solennel et de mystérieux, surtout quand il est exécuté de nuit sur les flancs de l'alpe opposée, sans qu'on aperçoive ni les chanteurs ni les instruments, et que le silence absolu de l'heure ou du lieu est brusquement rompu par des modulations simples, tristes et presque sauvages, dont la répétition n'est point monotone. Moi-même, continue Bridel, dans ma première jeunesse, étant au fond du vallon pastoral, les Plans, je l'entendis exécuter par deux hautbois, au milieu d'une nuit orageuse et du bruit des airs agités. Je manque de termes pour rendre les impressions, ou plutôt les émotions mélancoliques que cet air excita dans tout mon être ; à quarante ans de distance il retentit encore dans mon cœur. Son influence physique et morale sur nos montagnards, est dès longtemps connue. Plus un Suisse est fidèle aux goûts de la nature, plus son habitation est élevée, solitaire et sauvage, plus les scènes et les accidents des paysages qui lui sont familiers sont sévères et fantastiques, plus il est sensible au *Ranz des vaches*.

Il ne faut pas croire que le *Ranz des vaches* soit le même par toute la Suisse ; au contraire, sans rien perdre de sa nationalité, il varie à l'infini ce type primitif qui le caractérise. Chaque canton a le sien marqué de son génie particulier. Ainsi, celui de l'Oberhasli, composé sans doute originellement dans le canton d'Appenzell, est doux et suave comme le lait de ses vallées ; sa longue énumération des vaches du troupeau, Brämi, Gygi, Ræmi, Brændi, Chaggi, rappelle les érodes de la Bresse, qui se terminent aussi par l'appel nominal des attelages. Le *Kuhreihen* de l'Emmenthal peint la gaieté des vachers de cette contrée, dont il nomme joyeusement les magnifiques prairies. Les pâtres du Niesen ont également le leur, qui semble se bercer, s'ébattre mollement, comme la brise dans les pâturages boisés du Siebenthal.

Le *Ranz* d'Appenzell et celui du canton de Vaud se disputent le pas sur tous les autres pour la beauté et l'originalité de leur mélodie. Le premier, dans un mode mineur, exprime un mélange de joie et de tristesse que le souvenir du Heimeli réveille chez les Suisses dans l'étranger.

On ne saurait plus où s'arrêter, si l'on voulait se donner la tâche de rappeler ici tout ce que la Suisse offre de curieux en fait de chansons populaires ; et les couplets satiriques où sont consacrés, comme dans un Noël poitevin, les sobriquets des villes, et les cérémonies du lundi de carnaval, où les bourgades de l'Entlibuch s'envoient, les unes aux autres, le compte versifié de ce qu'elles ont commis d'absurde, et les plaintes amoureuses du Guggisberg, et les rondes villageoises, comme la *choraula* du pays de Fribourg, et enfin les débris des vieilles ballades qui se chantaient à l'assaut du château d'Amour, dans l'ancien comté de Gruyères.

REVUE NATIONALE

DE
BELGIQUE.

Comme Souveraine.

BRUXELLES.
LIBRAIRIE POLYTECHNIQUE,
Rue de la Madeleine, 9.
LIBRAIRIE NATIONALE,
Rue des Minimes, 8 bis.
1845

La Suisse a un grand nombre d'airs nationaux caractéristiques, mais il est difficile d'en donner une idée exacte et de définir le charme qui leur est propre. Pour saisir la mélodie d'un *ranz des vaches*, il faut l'entendre exé-

304

REVUE NATIONALE.

cuter dans les montagnes par ceux qui en ont les véritables traditions. La théorie n'en donnerait que des notions très-incomplètes, même en y joignant des exemples de musique notée. Les airs les plus vulgaires de la Suisse sont ceux qui offrent le plus de difficultés, lorsqu'il s'agit de les soumettre aux règles d'une notation régulière. Les thèmes en sont assez simples; mais le grand nombre d'ornements que les pères y introduisent, les traits non mesurés, les passages subits de la voix de poitrine aux sons gutturaux, ne peuvent s'exprimer par les signes qui servent à écrire la musique. Le berger des montagnes s'abandonne à toute sa fantaisie lorsqu'il chante ce que l'écho seul entend et répète; il invente, pour varier la mélodie, mainte forme qu'il ne reproduit jamais exactement, parce qu'il oublie ce qui lui est inspiré par les lieux, les circonstances, et un talent inné.

Parmi les airs suisses, le *ranz des vaches*, ou plutôt les *rans*, car chaque canton a le sien, tiennent le premier rang. Dans le patois de la Suisse romane, *rans* signifie une suite d'objets qui vont à la suite les uns des autres; le *ranz des vaches* est donc la marche des vaches. Cet air, qui n'a point d'analogie

avec les mélodies nationales des autres peuples, paraît être fort ancien. Son effet dépend du lieu où il est chanté et de la méthode de celui qui le fait entendre. Meissner a fait une remarque très-juste à ce sujet: « Le voyageur, dit-il, qui rassemble des chanteurs dans la chambre d'une auberge des montagnes pour y faire exécuter quelques chansons suisses, adoptera l'opinion de ceux qui jugent cette musique avec sévérité. Les *rans des vaches*, comme en général tous les airs des paysans suisses, demandent à être entendus d'une certaine distance, qui est absolument nécessaire pour modifier la rudesse des sons sortis d'une poitrine vigoureuse et proférés avec énergie. » Bridel, dans son *Conservateur de la Suisse*, a fait de son côté les réflexions suivantes: « Ce n'est point sur un théâtre d'opéra, ni dans une salle de concert, qu'il faut entendre le *ranz des vaches*; cet air doit être exécuté dans les lieux mêmes où il fut fait, au milieu des rochers des Alpes, sur la porto d'un chalet, près d'un lac au bord duquel paissent des troupeaux. Il lui faut les accompagnements de la nature, le fracas d'un torrent, la voix de l'écho qui le répète et le prolonge, les beuglements des vaches qui lui répondent, le tintement de leurs clochettes qui l'entremêlent de sons jetés à intervalles inégaux. Il est du plus grand effet dans nos solitudes et semble tirer des paysages alpestres quelque chose de solennel et de mystérieux, surtout quand il est exécuté la nuit, sur les flancs de la montagne opposée, sans qu'on aperçoive ni les chanteurs ni les instruments, et quand le silence du lieu est brusquement rompu par ces modulations simples; mélancoliques, presque sauvages, dont la répétition n'a rien de monotone. »

Les mélodies des *rans des vaches* des différents cantons ne se ressemblent
CHANSONS ET MÉLODIES. 305

pas. Leur mouvement est en général lent comme la marche des animaux qu'ils sont destinés à accompagner; cependant il en est dont le caractère a quelque chose de joyeux, tandis que d'autres sont mélancoliques. Les *rans des vaches* de l'Oberhasli, du Siebenthal et de l'Emmenthal ont de la vivacité; ceux de l'Oberland et de l'Appenzell, où Weigl a puisé les thèmes de quelques morceaux de sa *Famille suisse*, inspirent la tristesse.

Il est à peu près impossible de traduire d'une manière satisfaisante les paroles de ces chansons rustiques, parce que la plupart sont sans intérêt, ou se rapportent à des usages du pays, ou même n'ont qu'une signification obscure. Ce, ne sont en général que des appels faits aux animaux par le pâtre qui les désigne tous par leurs noms, sur les mêmes inflexions de voix, ce qui donne lieu à ces répétitions si nombreuses des mêmes phrases qu'on remarque dans les *rans des vaches*. Ces *rans des vaches* ou *des chèvres* ne sont pas les seuls airs nationaux des Suisses; ils ont en outre un grand nombre de chansons qui se rapportent à de certaines circonstances et traditions locales. Telles sont celles qu'on nomme le *chasseur de chamois* et la *visite nocturne*. Cette dernière rappelle une coutume singulière qui donnerait une idée peu favorable des mœurs de la Suisse, si l'on ne savait qu'elle existe de temps immémorial dans quelques cantons allemands, et notamment dans celui de Berne, sans qu'il en soit jamais résulté de désordre dans les familles. A de certains jours de l'année, les garçons du village vont passer une partie de la nuit auprès des jeunes filles qu'ils recherchent en mariage. En arrivant chez celle qu'il a choisie, le garçon débite un discours où il demande à être admis; cette prière et le portrait des grâces de la jeune fille forment le sujet de la chanson. Après cette cérémonie, le jeune homme est admis à passer la nuit dans la chambre de sa maîtresse. Ce qu'il y a de singulier dans cet usage, c'est que la paysanne qui refuserait de s'y soumettre serait déshonorée, parce qu'on la soupçonnerait d'intrigues secrètes.

Il ne faut pas oublier de mentionner les *corasulas* du canton de Fribourg, espèces de mélodies d'un genre particulier, qui semblent avoir plus de rapports avec certains airs des paysans russes qu'avec ceux de la Suisse.

Parmi les airs suisses, il en est qui ne sont pas empreints du caractère original qu'on remarque dans les anciennes mélodies; ces airs ont été écrits depuis peu par des compositeurs qui y ont fait entrer des formes musicales modernes, et rien n'est plus facile que de les distinguer des autres. Ce mélange de quelques fragments d'anciennes chansons avec ces formes nouvelles compose un ensemble dénué d'intérêt. Quant aux airs de danse, si l'on excepte la singulière mélodie appelée *Rougousser* et un petit nombre d'autres, on en trouve peu qui participent du caractère original des autres airs.

Les auteurs suisses qui ont voulu remonter à la source de leurs mélodies
306 REVUE NATIONALE.

des montagnes, n'ont trouvé qu'incertitude dans les traditions locales qu'il ont consultées. Tout ce qu'il est permis d'affirmer, c'est que la plupart sont d'une époque très-reculée, et qu'elles se sont transmises de génération en génération sans subir de modification notable.

LE
TROUBADOUR MODERNE

OU
 POÉSIES POPULAIRES DE NOS PROVINCES MÉRIDIONALES,

TRADUITES EN FRANÇAIS;

et racontées

D'UN DISCOURS SUR LA LANGUE ET LA LITTÉRATURE PROVENÇALES,

depuis leur origine jusqu'à nos jours;

PAR M. CABRIÉ,

ENSEIGNER DES ÉTUDES AU COLLÈGE ROYAL DE VERSAILLES.

(Plaz mi....
 lou cantar provençales.)
 Patrisic I, emp. d'Allen.



PARIS,
 LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR,
 RUE DE LA PAIX, 6.
 1844

86

LE TROUBADOUR MODERNE.

Les bergers des Colombettes se sont levés de bon matin; ah! ah! ah! vaches! vaches! pour vous traire. Venez toutes, blanches et noires, rouges et marquées au front; jeunes et vieilles, venez toutes sous un chêne, où je vous trais; ou sous un tremble, où je tranche le lait, vaches, vaches, pour vous traire.

Quand sont venus aux Eaux-Basses, ils n'ont pas pu passer. Pauvre Pierre, que faisons-nous ici? Nous voilà pas mal empêtrés; te faut aller frapper à la porte du curé. — Et que voulez-vous que je dise à notre bon curé? — Qu'il faut qu'il nous dise une messe pour que nous puissions passer. — Il est allé frapper à la porte, et a dit au bon curé: Il faut que vous disiez une messe pour que nous puissions passer. — Le curé lui a fait cette réponse: Pauvre Pierre, si tu veux passer, il faut me donner un petit fromage; mais il ne faut pas l'écramer. Retourne-t-en, mon pauvre Pierre, je dirai un *Ave Maria* pour toi. Je vous souhaite beaucoup de fromages; mais venez souvent me trouver. — Pierre retourne aux Eaux-Basses, et à l'instant ils ont pu passer; alors, ils ont mis la présure à la chaudière avant d'avoir trait à moitié.

J'ignore à quelle époque le *Ranz des Vaches* a été composé: il est en langue provençale.

LE RANZ DES VACHES.

Ranz, en langue romane, veut dire une suite d'objets qui sont à la file. *Rank*, en celtique; *Reihen*, en allemand, ont la même signification. *Ranz des Vaches*, c'est donc la Marche des Vaches; comme en anglais, *Sailor's rant*, Marche du Matelot. On l'appelle en allemand, *Kühreihen*. L'air du *Ranz des Vaches* est très ancien; les paroles sont plus modernes et varient d'un canton à un autre; mais le fond en est le même. En voici la traduction littéraire:

1844

NOUVEAU DICTIONNAIRE
DE LA
CONVERSATION,
OU
RÉPERTOIRE UNIVERSEL

DE TOUTES LES CONNAISSANCES NÉCESSAIRES, UTILES OU AGRÉABLES DANS LA VIE SOCIALE, ET RELATIVES
AUX SCIENCES, AUX LETTRES, AUX ARTS, A L'HISTOIRE, A LA GÉOGRAPHIE, ETC.,
AVEC LA BIOGRAPHIE DES PRINCIPAUX PERSONNAGES, MORTS ET VIVANTS, DE TOUTS LES PAYS,

SUR LE PLAN DU CONVERSATION'S LEXICON;

ENRICHIE D'UN GRAND NOMBRE D'ARTICLES SUR LA BELGIQUE ET LA HOLLANDE, QUI NE SE TROUVENT DANS
AUCUN AUTRE OUVRAGE DE CE GENRE.

Par une Société de Littérateurs, de Savants et d'Artistes;

AVEC 200 BELLES GRAVURES REPRÉSENTANT PLUS DE 1000 SUJETS.

Publié par Auguste Wahlen,
CHEVALIER DE PLUSIEURS ORDRES.

TOME VINGT-TROISIÈME.



Bruxelles,

A LA LIBRAIRIE HISTORIQUE-ARTISTIQUE,

RUE DE SCHAUMBEEK, N° 18.

1844

RANS DES VACHES. Quelques-uns, mais a tort, écrivent **RANS DES VACHES**. C'est un air bucolique, sans art, grossier même, que les bouviers de la Suisse jouent avec délices sur la cornemuse en menant paître leurs vaches sur les

R A N (106) R A P

rochers, où ils sont nés ainsi qu'elles. Cet air est devenu fameux, européen même, par les effets sympathiques qu'il exerçait sur les montagnards helvétiques, au temps de l'âge d'or de l'Helvétie, il y a un peu plus d'un demi-siècle. Dans les régiments suisses à la solde de France, sitôt que la cornemuse s'enfait pour jouer cet air, une douce joie brillait dans les yeux de ces fiers soldats; mais ils n'entendaient pas plus tôt ces sons rustiques et si connus que répétaient si souvent les échos de leurs montagnes, que la patrie, leurs châteaux, leurs rochers, leur enfance, leurs sœurs, leurs vieux pères, leurs fiancées, se reflétaient dans leur âme avec tant de vivacité, qu'une mélancolie profonde succédait à cette première joie. La plupart d'entre eux n'y pouvaient résister; les uns désertaient, d'autres tombaient dans une langueur incurable, et beaucoup mouraient. Dès lors, le Code militaire défendit de jouer cet air sous peine de mort. Oui, telle est la puissance des chants nationaux qu'elle électrise comme le feu du ciel. Que de pleurs ruisselaient sur les joues des Juifs captifs à Babylone, si au pied des saules pâles de l'Euphrate quelques voix mélancoliques qu'ils avaient entendues dans le temple venaient à leur tour chanter un des cantiques des *Montées*, c'est-à-dire le chant du départ si désiré pour Jérusalem bâtie sur les hauteurs de Sion! On nous dira que le *Rans des Vaches*, tout rustique, composé sans doute par quelque ancien bouvier inconnu, peut-être comme Polyphème se consolaient par ses chants, assis sur une roche, des rigueurs d'une autre Galatée plus blanche que le lait même, ne peut être comparé aux magnifiques cantiques des enfants de Coré. Nous répondons que le *Rans des Vaches*, villanelle sans art, ainsi que nous l'avons dit, n'en a pas moins une des conditions voulues par toute musique, l'art de toucher. C'est un *3* qui commence d'abord par un *adagio* plaintif où quatre mesures de suite redisent les mêmes notes, et rien n'est plus mélancolique que ces répétitions; les grands compositeurs l'ont bien senti: Mozart et Beethoven surtout, génies aimant la solitude, en eurent le sentiment comme le bouvier helvétique: tous les trois l'avaient pris dans la nature. Après l'*adagio* du *Rans des Vaches*, vient un *allégo* où l'âme semble secouer sa mélancolie; puis elle y retombe par un court *adagio*; puis elle se relève par un *allégo*; puis enfin, elle semble s'absorber à jamais dans sa tristesse sous les notes d'un *adagio* de 21 mesures qui termine l'air. Ce n'est pas le conservatoire de musique qui donne le feu sacré, mais il l'alimente par l'étude des

grands maîtres, et l'empêche de s'éteindre en naissant.
DENNE-BARON.

1844

THÉÂTRE
christoph
Johann Friedrich von
DE
SCHILLER,

TRADUCTION NOUVELLE,
PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES,
par
PAR M. X. MARMIER.

DEUXIÈME SÉRIE.

Le Camp de Wallenstein.
Les Piccolomini.
La Mort de Wallenstein.
Jeanne d'Arc.
La Fiancée de Messine.
Guillaume Tell.

◆◆◆

PARIS
CHARPENTIER, ÉDITEUR,
29, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN.

1844

414

GUILLAUME TELL.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Le théâtre représente les rochers escarpés qui bordent le lac des quatre cantons, en face de Schwitz. Le lac forme un golfe en s'avancant dans les terres. Une cabane est bâtie non loin du rivage, un pêcheur conduit sa barque sur l'eau. Au delà du lac, on aperçoit des prairies vertes, des villages, et les montagnes de Schwitz éclairées par les rayons du soleil. A gauche, on voit les pics des montagnes entourés de nuages; à droite, dans l'éloignement, les glaciers. Avant que le rideau se lève, on entend le ranz des vaches et le bruit harmonieux des clochettes des troupeaux qui se prolongent encore après que la toile est levée.

LE PÊCHEUR *chante dans sa barque sur l'air du ranz des vaches.* « Le lac est riant, il invite à se baigner. L'enfant » dormait sur le rivage vert, il entend un son doux, comme » celui de la flûte, comme la voix des anges dans le paradis; » et, lorsqu'il s'éveille dans une heureuse volupté, l'onde » baigne sa poitrine, et une voix sortant du fond des eaux » lui dit : Cher enfant, tu es à moi; je te surprends dans ton » sommeil, je l'attire dans ma demeure. »

LE BERGER, *sur la montagne, variation du ranz des vaches.* « Adieu, pâturages, prairies dorées par le soleil; les » bergers doivent se quitter, l'été s'en va. Nous gravirons la » montagne, nous reviendrons quand le coucou se fera entendre, quand les chants résonneront, quand la terre se couvrira de fleurs, quand au joli mois de mai les petits ruisseaux » couleront. Adieu, pâturages, prairies dorées par le soleil; » les bergers doivent se quitter, l'été s'en va. »

LE CHASSEUR DES ALPES *parait sur le haut des rochers, et chante une autre variation.* « Le tonnerre retentit dans les »

VEVEY

ET LES

ALPES VAUDOISES,

GUIDE DU VOYAGEUR

dans la partie orientale du Canton de Vaud & de la Vallée du Léman,
La Vaux, la Gruyère, le bas Valais, de St Maurice à St. Gingolph,
Meillerie, etc.

par Eugène Duffaug-Faurc,

PRÉCÉDÉ D'UN ESSAI SUR L'HISTOIRE NATURELLE DE LA CONTRÉE,

par Rodolphe Blanchet.



VEVEY,

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DE L. ALEX. NICHOD, ÉDITEUR,
RUE DU LAC, 55.

1844.

Nous terminerons cette course en reproduisant le ranz des vaches qui se chante dans les Alpes de la Gruyères. Ce ranz, dont les paroles remontent au dix-septième siècle, varie d'un chalet à l'autre, non pour la musique mais pour les mots, pour la prononciation ou pour le nombre des couplets; car le fond est toujours le même drame pastoral.

Le Ranz des vaches.

1. Lé zarmailli dei Colombetté
Dé bon matin sé san léha

1. Les vachers des Colombettes,
De bon matin se sont levés

Refrain.

Ha ah! ha ah!
Liaba! liaba! por aria.
Vinidè totè,
Billantz' et nairé,
Rodz' et motailé,
Dzjouven' et otro,
Dézo on tzchâno
Io vo z'arió,
Dézo on treimbllo
Io ie treintzo,
Liaba! liaba! por aria (bis).

Ha ah! ha ah!
Vaches! vaches pour (vous) traire.
Vencz toutes,
Blanches et noires,
Rouges et étoilées,
Jeunes et autres,
Sous un chêne
Où (je) vous traie
Sous un tremble
Où je tranche (le lait).
Vaches! vaches pour (vous) traire.

EXCURS. ALPES VAUDOISES

- | | |
|---|--|
| 2. Kan san veniu ai bassé z'ivoué,
D'ne sein lo pi k'lan pu passa.
Ha ah! etc. | 2. Quand sont venus aux basses eaux,
Nullement ils n'ont pu passer.
Ha ah! etc. |
| 3. Pouro Pierro, que fain-no ice f
No n'no sein pas mo einreinbla,
Ha ah! etc. | 3. Pauvre Pierre, que faisons-nous ici?
Nous ne sommes pas mal embourbés.
Ha ah! etc. |
| 4. Té fo alla frapa la porta,
A la porta de l'eincoura.
Ha ah! etc. | 4. (Il) te faut aller frapper à la porte,
A la porte du curé.
Ha ah! etc. |
| 5. Ké vooliai vo ke te lai diéso
A noutron bravo l'eincoura?
Ha ah! etc. | 5. Que voulez-vous que je lui dise
A notre brave curé?
Ha ah! etc. |
| 6. Ke fo ke no diéss'ouna messa,
Por k'no puchein lai z'i passa.
Ha ah! etc. | 6. Qu'il faut qu'il nous dise une messe,
Pour que nous puissions là y passer.
Ha ah! etc. |
| 7. L'é z'alla fierre à la porta,
E l'a de dains' à l'eincoura:
Ha ah! etc. | 7. Il est allé frapper à la porte,
Et il a dit ainsi au curé:
Ha ah! etc. |
| 8. Fo ke vo non diéss na messa,
Por ke no lai puchein passa.
Ha ah! etc. | 8. (Il) faut que vous nous disiez une messe,
Pour que nous y puissions passer.
Ha ah! etc. |
| 9. L'eincourai lai ia fai responsa,
Pouro frare l's'te van passa,
Ha ah! etc. | 9. Le curé lui a fait réponse,
Pauvre frère si tu veux passer,
Ha ah! etc. |
| 10. Té fo mé bailli na motetta;
Ma ne té fo pa l'égrama.
Ha ah! etc. | 10. (Il) te faut me donner un petit fromage;
Mais (il) ne te faut pas l'écramer.
Ha ah! etc. |
| 11. Einvohi no voutra serveinta;
No lai farein on bon pri gra.
Ha ah! etc. | 11. Envoyez-nous votre servante;
Nous lui ferons un bon fromage gras.
Ha ah! etc. |
| 12. Ma serveinta... l'é tru galéza;
Vo poria bein mé la vouarda.
Ha ah! etc. | 12. Ma servante... elle est trop jolie,
Vous pourriez bien me la garder.
Ha ah! etc. |
| 13. N'oussi pas poire, noutron pritro;
No n'ein sein pas tan afama.
Ha ah! etc. | 13. N'ayez pas peur, notre prêtre;
Nous n'en sommes pas tant affamés.
Ha ah! etc. |
| 14. De tru mola voutra serveinta
Fudrai épci no confessa.
Ha ah! etc. | 14. De trop embrasser votre servante
(Il) faudrait peut être nous confesser.
Ha ah! etc. |
| 15. De preindre lo bein de l'ehllise
No ne sarian pas perdouna.
Ha ah! etc. | 15. De prendre le bien de l'église
Nous ne serions pas pardonnés.
Ha ah! etc. |
| 16. Reintorna t'ein, mon pouro Pierro
Deri por vo n'avé maria.
Ha ah! etc. | 16. Retourne-t-en mon pauvre Pierre
(Je) dirai pour vous un ave maria.
Ha ah! etc. |
| 17. Prau bein, prau pri ie vo sobetto
Ma vigni me sovein trova.
Ha ah! etc. | 17. Assez bien, assez fromage je vous
souhaite,
Mais venez-moi souvent visiter.
Ha ah! etc. |

18. Pierro revein ai bassé r'ivoué,
Et to lo drai l'on pu passa.
Ha ah ! etc.

19. L'an mé lo co à la t'zandaira
Ke n'avian pa à mi aria.
Ha ah ! etc.

18. Pierre revient aux basses eaux,
Et tout de suite ils ont pu passer.
Ha ah ! etc.

19. (Ils) ont mis la pressure à la chaudière
Qu'ils n'avaient pas à moitié trait.
Ha ah ! etc.

Outre le grand refrain, il y en a un plus court, qu'on fait alterner quelquefois avec le premier, en le mettant après chaque couplet pair ; mais il exige une autre mélodie, c'est celui-ci :

Lé sonnailiré
Van lé premiré :
Lé toté naire
Van lé derraire.
Liauba ! liapba ! por aria.

Celles qui portent des clochottes
Vont les premières :
Les toutes noires
Vont les dernières.
Vaches ! vaches ! pour (vous) traire.



ÉTUDES
SUR
LES BEAUX-ARTS

ESSAIS D'ARCHÉOLOGIE.

ET

FRAGMENTS LITTÉRAIRES

PAR L. VITET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME PREMIER

PARIS
COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS
— COMON ET C^e —
15, QUAI MALAQUAIS
1846

376

DES BEAUX-ARTS

« fices est simple et délicate ? Et d'où vient au contraire que Rolles, Morges et toutes les autres petites villes sur les bords du lac de Genève, ressemblent de loin à un amas de pierres et de tuiles jetées pêle-mêle et au hasard ? Ici les toits sont pointus, les clochers disgracieux, les maisons entassées sans ordre et sans raison : là les toits sont presque aussi plats que des terrasses ; au lieu de clocher s'élève une tour carrée ou une coupole majestueuse ; tout est harmonieux, tout semble ordonné, et cependant tout est naturel. Qui donc donne à ces Italiens cet instinct des belles formes ? Serait-ce leur soleil ? Mais le raisin mûrit à Morges et à Rolles tout aussi bien que sur les coteaux de Lugano et de Palanza ? Il y aurait là matière à toute une dissertation sur les prédispositions innées de certains peuples, mais ce n'est pas le lieu d'entamer un tel sujet.

On croit peut-être que si les Suisses sont malheureux dans les arts du dessin, ils prennent leur revanche en musique. Le *ranz des vaches* leur a fait une brillante réputation, et sur la foi de cette gracieuse cantilène bien des gens s'imaginent que les Suisses sont d'admirables chanteurs : mais il est bon de les avertir que si l'on chante ce fameux *ranz des vaches* dans toute l'Europe, en Suisse on se souvient à peine qu'il ait existé. Aussi vous pouvez, trois mois durant, parcourir en tout sens toutes les vallées, toutes les montagnes, sans entendre un seul écho répéter le *ranz des vaches*. Les chansons des pasteurs sont de longs cris inarticulés et horriblement discordants, tels qu'en poussent souvent les chats-huants et les oiseaux de proie.

Toutefois, si vous avez envie d'entendre un véritable concert alpestre, ne quittez pas la Suisse avant d'avoir visité au pied du mont Brunnig ce petit amas de maisons de bois qu'on appelle le village de Brienz. Là, vous trou-

DELINEATIONS
 OF
THE OX TRIBE;
 OR,
 THE NATURAL HISTORY OF
BULLS, BISONS, AND BUFFALOES.
 EXHIBITING
 ALL THE KNOWN SPECIES
 AND THE MORE REMARKABLE VARIETIES
 OF
THE GENUS BOS.
 BY GEORGE VASEY.

ILLUSTRATED BY 72 ENGRAVINGS ON WOOD, BY THE AUTHOR.

LONDON:
 PUBLISHED BY G. BIGGS, 421, STRAND.
 1851.

THE RANZ DES VACHES. 165

When dispersed on the Alps, the cattle are collected together by the voice of the Senn, who is then said to allure them. How well these cows distinguish the voice of their keeper, appears from the circumstance of their hastening to him, although at a great distance, whenever he commences singing the *Ranz des Vaches*.

This celebrated air is played on the bagpipes, as well as sung by the young Swiss cowherds while watching their cattle on the mountains. The astonishing effects of this simple melody on the Swiss soldier, when absent from his native land, are thus described by Rousseau:

“Cet air, se chéri des Suisses qu’il fut défendu sous peine de mort de le jouer dans leurs troupes, parce qu’il

164

THE OX TRIBE.

1851

SOME ACCOUNT OF THE ALPINE COWHERDS,
 WITH A NOTICE OF THE CELEBRATED SWISS AIR
The Ranz des Vaches.

In the Alps, fine cattle are the pride of their keeper, who, not being satisfied with their natural beauty, also gratifies his vanity by adorning his best cows with large bells, suspended from broad thongs. Every *Senn*, or great cow-keeper, has a harmonious set of bells, of at least two or three, chiming in accordance with the famous *Ranz des Vaches*. The finest black cow is adorned with the largest bell, and those next in appearance wear the two smaller ones.

It is only on particular occasions that these ornaments are worn, namely, in spring, when they are driven to the Alps, or removed from one pasture to another; or in their autumnal descents, when they travel to the different farmers for the winter. On such days the *Senn*, even in the depth of winter, appears dressed in a fine white shirt, with the sleeves rolled above the elbows; neatly embroidered red braces suspend his yellow linen trowsers, which reach down to the shoes; he wears a small leather cap on his head, and a new and skilfully carved wooden milk-bowl hangs across his left shoulder. Thus arrayed, the *Senn* proceeds, singing the *Ranz des Vaches*, followed by three or four fine goats; next comes the finest cow, adorned with the great bell; then the other two with the smaller bells; and these are succeeded by the rest of the cattle, walking one after another, and having in their rear the bull, with a one-legged milking-stool on his horns; the procession is closed by a *traineau*, or sledge, bearing the dairy implements.

faisait fondre en larmes, désalter, ou mourir, ceux qui l’entendaient, tant il excitait en eux l’ardent désir de revoir leur pays. On chercherait en vain dans cet air les accens énergétiques capables de produire de si étonnans effets. Ces effets, qui n’ont aucun lieu sur les étrangers, ne viennent que de l’habitude, des souvenirs de mille circonstances qui, retracées par cet air à ceux que l’entendent, et leur rappelant leur pays, leurs anciens plaisirs, leur jeunesse, et toutes leur façons de vivre, excitent en eux une douleur amère d’avoir perdu tout cela. La musique alors n’agit point précisément comme musique, mais comme signe memoratif. Cet air, quoique toujours le même, ne produit plus aujourd’hui les mêmes effets qu’il produisait ci-devant sur les Suisses, parce qu’ayant perdu le goût de leur première simplicité, ils ne la regrettent plus quand on la leur rappelle. Tant il est vrai que ce n’est pas dans leur action physique qu’il faut chercher les plus grand effets des sons sur le cœur humain.”

For the delectation of the musical reader, the notes of this celebrated air are here introduced, with the words, and an English imitation :

AIR SUISSE

Appellé le RANZ DES VACHES.

ADAGIO

CORNEMUSE

ALLEGRO

ADAGIO

ALL:

The words are as follows :—

Quand reverai-je en un jour,
Tous les objets de mon amour,
Nos clairs ruisseaux,
Nos hameaux,
Nos côteaux,
Nos montagnes,
Et l'ornement de nos montagnes,
La si gentille Isabeau ?
Dans l'ombre d'un ormeau,
Quand danserai-je au son du Chalameau ?
Quand reverai-je en un jour,
Tous les objets de mon amour,
Mon père,
Ma mère,
Mon frère,
Ma sœur,
Mes agneaux,
Mes troupeaux,
Ma bergère ?

IMITATED.

When shall I return to the Land of the Mountains—
The lakes and the Rhone that is lost in the earth—
Our sweet little hamlets, our villages, fountains,
The flour-clad rocks of the place of my birth ?
O when shall I see my old garden of flowers,
Dear Emma, the sweetest of blooms in the glade,
And the rich chestnut grove, where we pass'd the long hours
With tabor and pipe, while we danced in the shade ?
When shall I revisit the land of the mountains,
Where all the fond objects of memory meet :
The cows that would follow my voice to the fountains,
The lambs that I call'd to the shady retreat :
My father, my mother, my sister, and brother ;
My all that was dear in this valley of tears ;
My palfrey grown old, but there's ne'er such another ;
My dear dog, still faithful, tho' stricken in years :
The vesper bell tolling, the loud thunder rolling,
The bees that humm'd round the tall vine-mantled tree :
The smooth water's margin whereon we were strolling
When evening painted its mirror for me ?
And shall I return to this scenery never ?
These objects of infantine glory and love,—
O tell me, my dear Guardian Angel, that ever
Floats nigh me,—safe guide to the regions above.

L'OBERLAND BERNOIS

SOUS

LES RAPPORTS HISTORIQUE, SCIENTIFIQUE
ET TOPOGRAPHIQUE,

JOURNAL D'UN VOYAGEUR,

PUBLIÉ PAR

P. Ober, V. P. J.

Membre du Grand-Conseil de la République de Berne, membre de
la Société suisse d'Utilité publique, membre correspondant de plu-
sieurs Sociétés scientifiques et littéraires, etc., etc.

VOLUME I.

BERNE,
CHEZ CH.-J. WYSS, LIBRAIRE-IMPRIMEUR.
1854.

438

LES CHANTS SUISSES.

...traordinaire, connue sous le nom de *Heimweh*, qui a fait tant de victimes parmi les enfants de l'Helvétie au service étranger. Ovide déjà, dans ses Lettres écrites du Pont, rappelle les doux sentiments qu'inspire la patrie. „Le pays natal, dit-il, a je ne sais quel charme qui nous le rappelle sans cesse, et ne permet pas de l'oublier.“

„Pour trouver des *airs* d'un caractère réellement primitif, original, populaire — remarque judicieusement un auteur, M. Landrock — c'est dans les Alpes suisses qu'il faut aller les écouter. — La Suisse, comme un isthme avancé du continent scandinave, a conservé dans ses chants je ne sais quoi de doux et de franc tout à la fois, qui les distingue de ceux du reste de l'Europe. Quelques-uns seulement rappellent l'ancienne patrie de Schwytz, et ils n'en semblent que plus originaux ; ce doit être une touchante émotion pour un homme de la Norvège, d'entendre, dans la vallée de Hassli, quelques-uns de ces chants qui rappellent l'origine suédoise. Or, il en est resté plus d'un. L'Alphorn est également resté en usage en Norvège, où il est connu sous le nom de *luur*. Sa longueur est ordinairement de trois à cinq pieds, comme l'Alphorn suisse, auquel il ressemble en tous points ; il a environ un pouce de large à l'embouchure, et s'élargit graduellement vers l'autre extrémité, qui est légèrement recourbée. „Il est fait de deux morceaux de bois du pin sylvestre,“ continue M. H. Twining,*)

*) *Voyage en Norvège et en Suède*, page 288 et 289.

LES CHANTS SUISSES.

439

auquel j'emprunte cette description, „creusés longitudinalement, appliqués l'un contre l'autre, et retenus ensemble par des liens d'osier qui les recouvrent entièrement.“ Pour en tirer des notes claires et harmonieuses, il faut une paire de poumons tels qu'on les trouve seulement parmi les jeunes pâtres des hautes Alpes.

Dans les chants suisses, tout porte le cachet d'une nature simple, forte et belle. Les airs du pâtre, du chévrier, du chasseur de chamois, ne sauraient être modulés, on le pressent d'avance, comme les *cansoni* que le Napolitain murmure sous un ciel énérvé ; ce sont des notes hautes, pleines, qu'il faut aux montagnards, des notes espacées à de longs intervalles, qui puissent do-

moner le bruit des torrents, et retentir comme un cri d'appel d'une cime à la cime prochaine. Les mélodies des Alpes, nettement et largement dessinées, peuvent bien parcourir tous les tons de la gamme, mais sans s'arrêter aux intermédiaires ; elles ne posent que sur les degrés les plus vigoureux et les plus harmoniques ; comme dans les chants de la Baltique, les paroles en sont entrecoupées de vers indifférents au sens de la chanson. Tantôt ce sont des refrains de conviction qui terminent chaque couplet ; tantôt ce sont des yoles, syllabes mâles et sonores, sur lesquelles les habitants du Tyrol et des Alpes passent par élans brusques et rapides, saccadant ainsi le chant par octave, jusqu'à ce qu'ils l'arrêtent sur la tonique, lentement et longuement enflée.... Depuis Viotti jusqu'à Lafont, la plupart des virtuoses de nos jours ont essayé d'introniser dans les concerts le

Ranz des vaches ou *Kuhreihen*,*) ce chant qui est, à lui seul, tout le mal du pays pour les Suisses. Le *Ranz-des-vaches* était si chéri des Suisses, dit Jean-Jacques Rousseau, qu'il fut défendu, sous peine de mort, de le jouer dans leurs troupes, parce qu'il faisait fondre en larmes, désertier ou mourir ceux qui l'entendaient, tant il excitait en eux l'ardent désir de revoir leur pays. M^{me} Stockhausen s'est fait une réputation en Europe par ces airs, d'une naïveté parfois sublime, que peut-être personne avant elle ne savait si bien ni si purement chanter. La reine Anne d'Angleterre avait fait aussi de vains efforts pour le naturaliser à sa cour, mais le *Ranz-des-vaches* est pareil à une fleur indigène, qui ne veut briller que sur le sol où Dieu l'a mise, et qui se fait partout ailleurs. „C'est dans les montagnes qu'il faut l'entendre, dans les lieux même où il fut fait, dit Bridel, au milieu des rochers des Alpes, sur la porte d'un chalet. Il lui faut les accompagnements de la nature, le fracas d'un torrent et le bruissement des sapins agités, qui sert de basse continue, la voix de l'écho, qui le répète et le prolonge, les beuglements des vaches qui y répondent, le carillon de leurs cloches qui y jette au hasard des

*) Dans le patois de la Suisse romande, fait observer Bridel, *Ranz* signifie une suite d'objets qui vont à la file, ou à la suite les uns des autres; *Ranz* en celtique, *Reihen* en allemand, ont la même signification: le *rans des vaches* est donc en musique la marche des vaches, comme en anglais *Sailor's Ranz* est la marche du matelot. — Cet air particulier à nos Alpes y est fort ancien, on le jouait dans l'origine sur le haut-bois ou sur l'*Alphorn*. Les paroles sont plus modernes; elles ne remontent qu'au XVIII. ou XVII. siècle.

sons aigus à intervalles inégaux. Il est du plus grand effet dans nos hautes solitudes, et semble donner aux paysages alpestres quelque chose de solennel et de mystérieux, surtout quand il est exécuté de nuit sur les flancs de l'Alpe opposée, sans qu'on aperçoive ni les chanteurs ni les instruments, et que le silence absolu de l'heure ou du lieu est brusquement rompu par des modulations simples, tristes et presque sauvages, dont la répétition n'est point monotone. „Moi-même, continue Bridel, dans ma première jeunesse, étant au fond du vallon pastoral, les *Plans*, je l'entendis exécuter par deux hautbois, au milieu d'une nuit orageuse et du bruit des airs agités. Je manque de termes pour rendre les impressions, ou plutôt les émotions mélancoliques que cet air excita dans tout mon être; à quarante ans de distance, il retentit encore dans mon cœur.“

Il ne faut pas croire que le *Ranz des vaches* soit le même par toute la Suisse; au contraire, sans rien perdre de sa nationalité, il varie à l'infini. Chaque canton a le sien, marqué de son génie particulier. Ainsi celui d'Oberhassli est doux et suave comme le lait de ses vallées; sa longue énumération des vaches du troupeau rappelle les érodes de la Bresse, qui se terminent aussi par l'appel nominal des attelages. Le *Kuhreihen* de l'Emmenthal peint la gaité des vachers de cette contrée, dont il nomme joyeusement les magnifiques prairies. Les pâtres du Niesen ont également le leur, qui semble se bercer, s'ébattre mollement, comme la brise dans les pâturages boisés du Simmenthal. Cependant le *Ranz d'Appenzel* et celui des cantons de Vaud et de Fri-

bourg se disputent le pas sur tous les autres pour la beauté et l'originalité de leur mélodie. Le premier, dans un mode mineur, exprime un mélange de joie et de tristesse, que le souvenir de la patrie réveille chez les Suisses sur la terre étrangère.“

C'est en nous livrant à ces réflexions que nous regagnâmes notre bateau qui nous attendait au bas de la descente. Nous étant rembarqués, l'on nous montra, non loin de l'embouchure du Giessbach, une terrasse avancée couverte de gazon, dont le bord, du côté du lac, était formé par une paroi d'une hauteur prodigieuse, qui semblait s'élever verticalement du sein des eaux. La tradition rapporte que, dans une fête très animée par la danse, deux amants, entraînés par le tourbillon d'une valse, tombèrent dans le précipice et furent engloutis par les vagues. On ignore s'ils l'avaient fait de leur gré, pour mourir ensemble dans les bras l'un de l'autre. Ce lieu, qui jouit d'une si triste célébrité, porte le nom de *Tanzplatz*, ou place de la danse.

Elles allongent le cou pour entendre, elles brament, prêtent l'oreille, ouvrent leurs beaux yeux tout larges, et se mettent en marche pour le vieux chêne où on les trait.

Liauba! Liauba! por aria!

Rin tin tin! — Les sonnaillères vont les premières. Les toutes noires vont les dernières. Dans le milieu vont celles de toute couleur et de tout caractère : rouges, grises, blanchettes, tigrées, dormeuses, éveillées, coquettes et bonnes filles.

Rin tin tin! — Entendez le carillon joyeux! On dirait que toutes les branches ont des clochettes, et que l'air des matins les agite en jouant.

Rin tin tin! — Entendez la belle musique des monts! On dirait que toutes les fleurs s'embrassent, que toutes les herbes pleurent, que toutes les abeilles volent, que tous les oiseaux chantent autour des châlets des armaillis.

« Doucement, doucement, les bonnes bêtes! Faites un pas après l'autre, ne vous pressez point trop, regardez bien à droite et à gauche, avancez en sonnant le joyeux carillon :

« *Rin tin tin!* »

Autour d'elles gambadent les petits veaux lestes, prestes, agiles, bondissant, reculant, cabriolant. Ils ont de beaux rubans rouges au cou et des étoiles blanches au front.

Autour d'elles rôde le grand taureau noir comme Pluton, qui les caresse et les protège vaillamment.

Le torrent qui se brise hurle sur les rochers; les sapins balancent leur sombre chevelure au-dessus des cavernes; l'écho répète au loin les fanfares de la trompe et le cri perçant du cor.

Liauba! Liauba! por aria!

II

Au pied de la Fronalp et du Mythen altiers, sur les pentes ombreuses qui descendent au bourg de Schwytz, les bergers célébrèrent tous les ans leur fête solennelle (*Älplerfest*).

122

— Dans ce vieux bourg de Schwytz, le plus petit et le plus illustre de tous les lieux célèbres, dans ce bourg qui vit se ranger sous sa bannière vingt cantons souverains, près du Grütli sacré qui reçut les serments des trois Libérateurs! —

Dancez, grandes Alpes! Ruisseaux, souriez galement! Et vous bergers, chantez, chantez la joyeuse youlée!

Par les rues et les prés, au bord des eaux, dans les cabarets frais placardés de sapin, le soleil d'Helvétie reflète ses rayons purs sur d'animés visages.

Là s'épanouit le grave landamann. Ici le colonel fédéral relève militairement sa moustache frisée. Le conseiller d'état discute, chiffres aux lèvres, la question des finances. Le paysan l'écoute d'un œil narquois, et met par précaution sa main sur son gousset. Le galant carabinier plaisante avec les jolies filles au noir corsage. Tout ce monde s'amuse, trinque et fume comme il faut.

Chantez, chantez la joyeuse youlée!

Les armaillis, les robustes compagnons au gilet rouge, au bonnet de soie verte, enlèvent rudement la danse nationale et la valse allemande, la blonde langoureuse qui se penche mollement au bras du cavalier.

Les enfants essaient leurs pas à la rustique mesure du fifre et du tambour. Qu'elles sont gracieuses, les petites filles aux cheveux ardents! Qu'ils sont sauvages les petits bergers de l'Entlibuch!

Les vieillards s'entretiennent du temps jadis, des histoires glorieuses, de Guillaume Tell et de Winkelried. Les jeunes mères tendent à leurs nourrissons leurs blanches mamelles. Les larges noyers se penchent, se balancent, murmurent avec leurs feuilles des récits à la brise. Le roitelet plonge dans le buisson ardent avec son cri de fête, il est plus heureux qu'un grand roi. La nature est riante comme un paradis.

Dancez, grandes Alpes! Ruisseaux, souriez galement! Et vous bergers, chantez, chantez la joyeuse youlée!

VOYAGE
AUX ALPES

PAR

J. M. DARGAUD

Regarder et causer, à travers nos montagnes,
c'est vraiment vivre, Monsieur.
Mon guide du Stockhorn.



PARIS

LIBRAIRIE L. HACHETTE & C^{ie}

14 RUE PIERRE-SARRAZIN

1857

AUX ALPES.

161

dans les noëls ou les fabliaux, les pâtres et le prêtre se quittent bons amis.

Qu'y a-t-il donc de si naïf et de si pénétrant dans ce ranz? — La musique, dont les notes sont les plus populaires de la Suisse. Je donne ici le premier couplet de cette chanson. Le refrain fait, avec la musique, tout le charme pastoral de ce ranz inspiré.

Les vaches des Colombettes
De bonne heure se lèvent.
Ah! ah! ah! ah!

Vaches, vaches, je vais vous traire;

Venez toutes
Petites, grandes,
Blanches et noires,
Jeunes et autres,
Sous ce chêne
Où je vous traie,
Sous ce tremble
Où je prépare le laitage,

Vaches, vaches, je vais vous traire;

Que les sonnantes
Accourent les premières,
Les toutes noires
Les dernières viendront,

Vaches, vaches, je vais vous traire.

160

VOYAGE

Un jeune Argovien a joué sur le piano et chanté devant moi, à Seebühl, les *Ranz des Vaches* d'Appenzel, d'Emmenthal et de Vaud.

Le *Ranz des Vaches* primitif est celui d'Appenzel. C'est celui du canton de Vaud qui m'a le plus remué, peut-être parce que je l'avais entendu, jusque dans les nuées, sur un petit promontoire du lac Stockhorn.

L'impression de cet air alpestre est inexprimable. Il m'a rappelé les strophes rustiques des bergers.

Le *Ranz des Vaches* du canton de Vaud est un chef-d'œuvre de mélodie. Il est digne de Mozart. On dirait un fragment musical des Géorgiques.

C'est l'amour des pacages, du tintement des clochettes, du réveil des pâtres, des rayons du matin, de la rosée sur l'herbe. C'est l'amour de toutes ces choses, si l'on est près; c'en est la mélancolie, si l'on est loin.

Et pourtant les paroles de ce ranz ne sont qu'un petit poème narquois entre les bergers et M. le curé. Après s'être amusés à des épigrammes gauloises et vaudoises, à des mots salés comme

162

VOYAGE

Rien de plus émouvant que l'air de ce ranz. Moi, qui ne suis pas Suisse, j'étais saisi du désir des cimes rustiques, en l'écoutant. Je revoyais le Stockhorn. Je me sentais des ailes aux pieds. J'étais prêt à désertir le doux foyer de mes hôtes, pour retourner aux montagnes.



La Suisse a eu trois grandes époques: celle de Guillaume Tell, où elle lutta contre l'Autriche; celle de Charles le Téméraire, où elle triompha de la Bourgogne; celle du protestantisme, où elle brava Rome et où elle installa un autre pape à Genève, un pape de l'hérésie.

La gloire de ces époques n'est plus que dans l'histoire; c'est, en quelque façon, une gloire morte. Mais une gloire toujours vivante, une époque éternelle, pour la Suisse, — c'est son poème divin, le poème de ses vallées, de ses lacs et de ses Alpes.



Je me suis promené seul, au delà du lac de Thun, vers l'embouchure de la Kander. J'ai erré longtemps, à travers les prés, sous les ombres

des grands monts. J'étais attiré par le sphinx qui, accroupi à l'entrée du Simmenthal, en garde si majestueusement les mystérieuses profondeurs.

Un autre intérêt me captivait. C'était la voix d'un jeune berger qui chantait un ranz d'une suavité un peu monotone, mais attachante. Quand il avait fini, il recommençait. Son accent m'allait au cœur, comme s'il eût exprimé l'amour du sol natal, l'amour du pays.

Je me suis approché du berger. Je lui ai donné une petite pièce, et il a consenti à me dicter les paroles de sa chanson.

Les voici rectifiées et traduites :

RANZ DES VACHES DU SIMMENTHAL

« Je suis vraiment un montagnard heureux, oui heureux.
 « Ma petite fille mène çà et là le taureau brun.
 « Les bons garçons, eux, ne sont pas descendus;
 « Ils sont encore sur les hauts sommets;
 « Ils sonnent de la trompe aux noires vaches, aux vaches blanches, pour qu'elles viennent à l'étable.
 « Du Niesen au Stockhorn, du Stockhorn au Niesen,
 « Là sont les deux plus belles Alpes du Simmenthal,
 « Là, les meilleures, les meilleures Alpes du Simmenthal. »

Le plaisir et la liberté nous attendent
 Là-haut, sur les rochers.

II

A la charrue va le paysan,
 Elle lui donne tant de peine !
 Il enfonce le soc à droite, à gauche,
 Il travaille et gémit.
 Paysan, sois matinal,
 Nous sortons frais et contents
 De ton village en mal.
 Nous sommes de robustes vachers,
 Nous ne connaissons pas tes soucis;
 Nous nous réjouissons et sommes gais.

III

Bien des petits oiseaux gazouillent;
 Bien des petits garçons sautent;
 Ils sautent bruyamment
 Sur l'herbe, et se roulent;
 Et la fillette chantonne.
 Attachez donc les grandes cloches
 Et les petites sonnettes !
 Rien ne rend un plus beau son, au printemps,
 Qu'un joyeux carillon de vaches,
 Et une forte voix de vacher.

IV

Le lilas embaume, près du buisson,
 Et, sous le buisson, la violette,

On n'a peut-être pas oublié le pâtre chez qui j'ai reçu l'hospitalité au Stockhorn.

Je lui avais envoyé par mon ancien guide une paire de guêtres de cuir, en lui faisant demander quelques-unes de ses chansons alpestres. Le pâtre a été très-sensible à mon petit présent. Il m'a transmis, en retour, par un de ses chevriers, une tasse de bois sculptée de sa main et deux *Ranz des Vaches*. Une dame de l'Oberland, très-versée dans les dialectes de l'Allemagne suisse, et qui parle français comme à Paris, a eu la bonté de me traduire ces poésies vraiment pastorales :

RANZ DES VACHES

ASCENSION DE L'ALPE AU PRINTEMPS

I

Le printemps est proche;
 La neige se fond déjà.
 Le ciel est bleu,
 Le coucou a chanté
 Que déjà le printemps revient.
 Allègrement sortons de l'étable
 Avec les chères vaches !
 Voici notre beau temps;

Et toutes sortes de fleurs en gerbes,
 You heh ! you heh ! you heh !
 Taureau, tu auras un siège à traire
 Fixé entre tes cornes,
 Et un gros bouquet dessus,
 Des plus belles tulipes
 Qui croissent dans les jardins.

V

Les vaches, on ne peut les contenir;
 Hans ! mets-toi en avant,
 Et fais-toi bien large.
 Nous ne voulons plus attendre;
 Nous voulons maintenant aller à l'Alpe !
 Égosillez-vous tant que vous pourrez,
 Égosillez-vous, et criez
 Surtout à travers les villages;
 Alors les gens regarderont par la fenêtre,
 Et tout le monde viendra voir.

VI

Hoh ! çà, çà, hoh ! hoh !
 Laissez aller doucement.
 Sont-elles toutes loin de la crèche ?
 Alors nous partirons.
 Les grandes, les premières !
 Dieu vous garde, vous paysans.
 Nous prenons de vous congé.
 Nous vous remercions. Ne vous lassez pas.
 Que la rude famille de paysans
 Ne vous ennule jamais !

RANZ DES VACHES

DESCENTE DE L'ALPE A LA VALLÉE

I

Hélas! comme nos jours deviennent courts!
 Hélas! comme notre beau temps s'enfuit!
 Je voudrais faire plainte à tous les rochers,
 De ce qui me pèse si fort sur le cœur.
 Moi et les garçons devons descendre
 De la chère montagne à la vallée,
 Et il fait si beau ici, en haut;
 A peine plus beau dans le palais d'un roi!

II

Nos petites hirondelles se retirent,
 Et l'hermine blanchit aussi.
 Voyez-vous, là-bas, les alouettes volent
 Vraiment déjà vers les plaines.
 En bas, en bas les garçons;
 Tout fait signe du mont et du val.
 Bientôt il ne fera plus beau ici, en haut;
 Toute beauté meurt une fois!

III

Notre herbage a disparu;
 Elles ont disparu nos fleurs!
 Au loin, les garçons des champs
 Ont déjà cueilli les fleurs de la veillée.

Hélas! de descendre en bas,
 Les vaches ont tout à coup l'envie;
 Il n'y a plus de fourrage ici,
 Mais du foin, Dieu merci, dans la vallée.

IV

Entendez-vous siffler à travers les fentes?
 C'est un vent froid qui souffle;
 Il y a, la nuit, de la gelée blanche;
 Sur les rocs il y a de la neige.
 Ah! garçons, en bas, en bas.
 L'hiver rigoureux nous chasse;
 Là-bas nous attendent, pour nous, des chambres
 chaudes,
 Des étables chaudes pour les vaches, dans le vallon.

V

Nos fromages ont bien rendu,
 Nos vaches sont lisses et grasses,
 Notre bétail est au-dessus du reproche,
 Et ceux qui le connaissent l'estiment.
 C'est pourquoi, garçons, gaîment en bas.
 Réjouissez-vous encore une fois;
 De vrais vachers sont joyeux
 Sur la montagne, et ils le seront dans la vallée.

VI

Enveloppez bien la femme sur le char,
 Les petits enfants sur le lit, à côté.
 Le froid ne doit pas les atteindre,

Et que tout cela s'en aille au village.
 En bas, mes garçons, en bas,
 Descendez à présent vers les maisons;
 Celui qui a soin de nous durant l'hiver,
 Envoie toujours un printemps!

Je donne ici ces humbles poèmes, en regret-
 tant que chaque lecteur ne puisse avoir le plai-
 sir, que j'ai eu, de les entendre chanter par le
 chevrier, qui m'avait été dépêché, avec ce beau
 message, du Stockhorn à Seebühl.



DICTIONNAIRE
DE LA
CONVERSATION
ET DE LA LECTURE,

INVENTAIRE RAISONNÉ DES NOTIONS GÉNÉRALES LES PLUS INDISPENSABLES A TOUS,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANTS ET DE GENS DE LETTRES,

SOUS LA DIRECTION DE M. W. DUCKETT.

Seconde édition,

ENTIÈREMENT REPOUNDUE,

CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE DE PLUSIEURS MILLIERS D'ARTICLES TOUT D'ACTUALITÉ.

Celui qui voit tout abrège tout.

MONTAIGNE.

TOME QUINZIÈME.

PARIS,
AUX COMPTOIRS DE LA DIRECTION, 9, RUE MAZARINE,
ET CHEZ MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES, 2 BIS, RUE VIVIENNE.

M DCCC LVII.

pire. En 1852 il a commencé la publication d'une *Histoire de France pendant le seizième et le dix-septième siècle* (tomes I et II; Stuttgart, 1853).

RANTZAU (famille de). Cette maison illustre, qui prétend remonter au huitième siècle, compte des branches établies en Danemark, en Holstein et en Mecklembourg.

Henri de RANTZAU, de la branche de Breitenbourg en Holstein, né en 1526, mort en 1599, fils de Jean de Rantzau, et qui lui succéda dans ses fonctions de gouverneur général des duchés de Schleswig-Holstein, ordinairement désigné par le surnom de *le Savant*, fut aussi célèbre par ses richesses que par le noble emploi qu'il en fit pour récompenser les savants et encourager les sciences. Il composa lui-même divers ouvrages en latin, et fit les frais de la publication de divers autres livres, par exemple de la première édition du *Chronicon* d'Albert de Stade, d'après un manuscrit qui se trouvait dans sa magnifique bibliothèque.

Daniel de RANTZAU, né en 1529, le membre le plus illustre de cette famille, avait fait ses études à Wittemberg, et servit plus tard dans les armées de l'empereur Charles-Quint. A son retour dans sa patrie, il prit part aux expéditions du roi de Danemark, Frédéric II, contre les Dithmarses et ensuite contre les Suédois; plus tard ce monarque lui confia le commandement en chef de ses troupes. Il fut tué en 1589, au siège de Warburg.

Josias de RANTZAU, né en 1609, maréchal de France et gouverneur de Dunkerque, avait d'abord été au service du Danemark, et vint à Paris en 1635, avec Oxenstierna. Son courage personnel et ses rares talents comme général le rendirent célèbre à bon droit. Dans ses nombreuses campagnes il n'avait pas été blessé moins de soixante fois; il avait perdu un bras et une jambe. Il mourut en 1650.

Christophe de RANTZAU, petit-fils de Henri, né en 1625, fut créé comte de l'Empire par l'empereur Ferdinand III; après s'être converti à la foi catholique, il remplit à la cour de ce prince la charge de grand-chambellan.

Christian-Detteu, comte de RANTZAU, périt en 1721, assassiné, à l'instigation de son frère cadet, qui expia ce crime par un emprisonnement perpétuel. Le comté de Rantzau fit alors retour à la couronne de Danemark.

La famille de Rantzau est partagée aujourd'hui en trois branches, à savoir: celles de *Rastorff*, de *Breitenburg* et de *Schmoll et Hohenfelde*. La première et la dernière se subdivisent en deux rameaux.

RANZ DES VACHES (en allemand *Kuhreihen* ou *Kuhreigen*). C'est le nom qu'on donne à l'antique mélodie nationale que les bergers de la Suisse ont l'habitude de chanter ou de faire résonner dans leurs pipeaux en menant paître leurs troupeaux; air bucolique, sans art, grossier même, mais devenu fameux, européen, par les effets sympathiques qu'il exerçait sur les montagnards helvétiques, au temps de l'âge d'or de l'Helvétie, il y a un siècle. Dans les régiments suisses à la solde de France, sitôt que la cornemuse s'enflait pour jouer cet air, une douce joie brillait dans les yeux de ces fiers soldats; mais aussi ils n'entendaient pas plus tôt ces sons rustiques et si connus que répétaient si souvent les échos de leurs montagnes, que la patrie, leurs chalets, leurs rochers, leur enfance, leurs sœurs, leur vieux père, leur fiancée, se reflétaient dans leur âme avec tant de vivacité, qu'une mélancolie profonde succédait à cette première joie. La plupart d'entre eux n'y pouvaient résister; les uns désertaient, d'autres tombaient dans une langueur incurable, et beaucoup mouraient. Dès lors le code militaire défendit de jouer cet air, sous peine de mort. Telle est la puissance des chants nationaux qu'elle électrise comme le feu du ciel. Que de pleurs ruisselaient sur les joues des Juifs captifs à Babylone, si au pied des saules pâles de l'Enphrate quelques voix mélancoliques qu'ils avaient entendues dans le temple venaient à leur tour chanter un des cantiques des *Montées*, c'est-à-dire le chant du départ si désiré pour Jérusalem, bâtie sur les hauteurs de Sion! On nous dira que le *Ranz des Vaches*, tout rustique, com-

posé sans doute par quelque ancien bouvier inconnu, ne peut être comparé aux magnifiques cantiques des enfants de Coré. Nous répondrons que villanelle sans art, il n'en a pas moins une des conditions voulues par toute musique, l'art de toucher. C'est un trois-huit qui commence d'abord par un adagio plaintif, où quatre mesures de suite redissent les mêmes notes, et rien n'est plus mélancolique que ces répétitions; les grands compositeurs l'ont bien senti: Mozart et Beethoven surtout, génies aimant la solitude, en eurent le sentiment comme le bouvier helvétique: tous les trois l'avaient pris dans la nature. Après l'adagio du *Ranz des Vaches*, vient un allégo où l'âme semble secouer sa mélancolie; puis elle y retombe par un court adagio, puis elle se relève par un allégo, puis, enfin, elle semble s'absorber à jamais dans sa tristesse, sous les notes d'un adagio de vingt-et-une mesures qui termine l'air.

DENNE-BARON.

Depuis Viotti jusqu'à Lafont, la plupart de nos virtuoses ont essayé d'introniser le *Ranz des Vaches* dans nos concerts; la reine Anne avait fait aussi de vains efforts pour le naturaliser à sa cour; mais il est pareil à une fleur bien indigène, qui ne veut briller que sur le sol où Dieu l'a mise et qui se fane partout ailleurs. C'est dans les Alpes qu'il faut l'entendre, c'est « dans les lieux mêmes où il fut fait, dit Bridel, au milieu des rochers des Alpes, sur la porte d'un chalet. Il lui faut les accompagnements de la nature, le fracas d'un torrent et le bruissement des sapins agités, qui sert de basse continue, la voix de l'écho qui le répète et le prolonge, les beuglements des vaches qui y répondent, le carillon de leurs cloches qui y jette au hasard des sons aigus à intervalles inégaux; il est du plus grand effet dans nos hautes solitudes, et semble donner aux paysages alpestres quelque chose de solennel et de mystérieux, surtout quand il est exécuté de nuit sur les flancs de l'Alpe opposée, sans qu'on aperçoive ni les chanteurs, ni les instruments, et que le silence absolu de l'heure ou du lieu est brusquement rompu par des modulations simples, tristes et presque sauvages, dont la répétition n'est point monotone. »

Il ne faudrait pas croire que le *Ranz des Vaches* fût le même pour toute la Suisse; au contraire, sans rien perdre de sa nationalité, on a varié à l'infini le type primitif qui le caractérise. Chaque canton a le sien, marqué de son génie particulier. Ainsi, celui de l'Oberhasli, composé sans doute originairement dans le canton d'Appenzell, est doux et suave comme le lait de ces vallées, sa longue énumération des vaches du troupeau; *Braunt, Gyge, Rami, Braudi, Chaggi*, etc., fait souvenir des érodes de la Bresse, qui se terminent aussi par l'appel nominal des attelages. Le *Kuhreihen* de l'Emmenthal peint la gaieté des vachers de cette contrée, dont il nomme joyeusement les magnifiques prairies. Les pâtres du Niesen ont également le leur, qui semble se bercer, s'ébattre mollement comme la brise dans les pâturages boisés du Siebenthal. Mais de tous les *ranz* c'est celui du canton de Vaud qui prend le pas sur les autres pour la beauté de la mélodie, c'est aussi le plus fameux de tous.

G. OLIVIER.

1859

ÉTUDES
DE
LA NATURE

PAR
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^o
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE
RUE JACOB, 56

1859

DE L'AMOUR DE LA PATRIE.

Ce sentiment est encore la source de l'amour de la patrie, parce qu'il nous y rappelle les affections douces et pures du premier âge. Il s'accroît avec l'éducation et s'augmente avec les

DE L'AMOUR DE LA PATRIE.

399

années, comme un sentiment d'une nature céleste et immortelle. Il y a en Suisse un air de musique antique et fort simple, appelé le *ranz des vaches*. Cet air est d'un tel effet, qu'on fut obligé de défendre de le jouer, en Hollande et en France, devant les soldats de cette nation, parce qu'il les faisait désertir tous l'un après l'autre. Je m'imagine que ce *ranz des vaches* imite le mugissement des bestiaux, les retentissements des échos, et d'autres convenances locales qui faisaient bouillir le sang dans les veines de ces pauvres soldats, en leur rappelant les vallons, les lacs, les montagnes de leur patrie (14), et en même temps les compagnons du premier âge, les premières amours, et les souvenirs des bons aïeux.

L'amour de la patrie semble croître à proportion qu'elle est innocente et malheureuse. Voilà pourquoi les peuples sauvages aiment plus leur pays que les peuples policés; et ceux qui habitent des contrées âpres et rudes, comme les habitants des montagnes, que ceux qui vivent dans des contrées fertiles et dans de beaux climats. Jamais la cour de Russie n'a pu engager aucun Samoïède à quitter les bords de la mer Glaciale, pour s'établir à Pétersbourg. On amena, le siècle passé, quelques Groënlandais à la cour de Copenhague, on les y combla de bienfaits, et ils y moururent en peu de temps de chagrin. Plusieurs d'entre eux se noyèrent en voulant retourner en chaloupe dans leur pays. Ils virent avec le plus grand sang-froid toutes les magnificences de la cour de Danemark; mais il y en avait un qui pleurait toutes les fois qu'il apercevait une femme portant un enfant dans ses bras. On conjectura que cet infortuné était père. Sans doute, la douceur de l'éducation domestique attache ainsi fortement ces peuples aux lieux qui les ont vus naître. Ce fut elle qui inspira aux Grecs et aux Romains tant de courage pour défendre leur patrie. Le sentiment de l'innocence en redouble l'amour, parce qu'il rend toutes les affections du premier âge pures, saintes et inaltérables. Virgile a bien connu l'effet de ce sentiment quand il fait dire à Nisus, qui veut détourner Euryale de s'exposer avec lui au danger d'une expédition nocturne, ces mots touchants :

LES
SYMPHONIES

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

IDYLLES HÉROÏQUES

PAR
(Pierre Marin) (Richard)
VICTOR DE LAPRADE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION
revue et corrigée



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
À LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1862

Tous droits réservés

222

LES SYMPHONIES.

Bondissant vers l'abreuvoir,
Vont, sans cloches argentines,
Les mutines,
Celles dont le poil est noir.

Mais du cornet de vos pâtres,
Mes folâtres,
Vous aimez toujours les sons;
Et sur le versant rapide,
Je vous guide
Avec mes seules chansons.

L'oiseau gris de nos bruyères
Familières
Vole, et sans s'effaroucher,
Joyeux de notre venue,
Bien connue,
Sur vos fronts veut se percher.

Qu'on est bien sous le mélèze,
Bien à l'aise
Pour traire et battre son lait,
En sifflant dès que l'aurore
Passe et dore
Le toit noir du vieux chalet!

Hier, j'ai vu seul et l'air sombre,
Cherchant l'ombre,

224

LES SYMPHONIES.

Ramasser de grand matin
Les fraises, dans ses corbeilles,
Moins vermeilles
Que sa bouche au ris mutin.

Voici les beaux jours, alerte!
L'herbe est verte,
La montagne nous attend;
Les troupeaux couvrent les routes;
Venez toutes,
Mes vaches que j'aime tant!

RANZ DES VACHES

p. 221

Voici les beaux jours, alerte!
L'herbe est verte,
La montagne nous attend;
Les troupeaux couvrent les routes;
Venez toutes,
Mes vaches que j'aime tant!

Par vos noms je vous appelle;
La plus belle,
Fauve et blanche au brun naseau,
Tend son cou pour que j'y mette
Sa clochette;
C'est la reine du troupeau.

Elle marche la première,
Et derrière.

SYMPHONIE ALPESTRE.

223

Descendre un jeune étranger:
Quel ennui dans la montagne
L'accompagne?
J'y sens mon cœur si léger!

Oh! comme la vie est douce
Sur la mousse,
À l'ombre des grands taillis,
Sous le chêne ou sous le tremble
Où s'assemble
Le groupe des armaillis!

Qu'il fait bon, sous les arcades
Des cascades,
Voir, au refrain de nos chants,
Briller, sur l'eau transparente,
L'amarante
Et l'or des soleils couchants!

L'écho du long précipice
M'est propice;
Le signal de mon cornet,
Sans y réveiller personne,
Y résonne,
Et Mina le reconnaît;

Mina folle et toute en joie
Qu'on l'envoie

(voir fin haut de page)

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MŒURS, COUTUMES, ETC.

SUISSE.

PAR M. DE GOLBÉRY,

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT.

IL est, au centre de l'Europe, un pays que la nature semble avoir destiné à représenter éternellement l'image des premiers âges du monde, un pays où ses phénomènes se répètent toujours avec une ineffable grandeur, où les hommes mêmes ont retenu quelque chose de la simplicité des anciens jours. La Suisse est comme le noyau de notre hémisphère, comme le réservoir de la Gaule, de la Germanie, et de l'Italie. Des roches amoncelées s'élèvent au-dessus de la région des nuages; elles apparaissent inclinées, menaçantes pour le voyageur, et le sol de la vallée en est quelquefois obstrué. Magnifique et sublime désordre qui retient quelque chose du chaos! on dirait que dans la création ces matériaux épars ou entassés étaient demeurés sans emploi; on se croirait dans le laboratoire de la Divinité. Au fond de ces crevasses profondes, grondent et mugissent des torrents d'écume; sur les incommensurables parois dont ils déchirent la base, croissent çà et là quelques arbres verts, et sur leurs cimes se pressent et se resserrent des forêts plus épaisses. Enfin la crête des Alpes présente aux yeux du soleil sa robe de

1^{re} Livraison. (Suisse.)

neige, et ses glaciers aux teintes blanches et rosées. Ils s'alignent majestueusement autour des vertes plaines de la Lombardie: depuis la Méditerranée jusqu'aux monts Eugaliens, brille dans les airs cette resplendissante ceinture, limite abrupte, impénétrable et mystérieuse entre la civilisation antique et la barbarie, asile de peuples que l'histoire ne rencontre que pour prononcer leur nom, que pour dire quel sang ils ont versé, quelle conquête ils ont rêvée, ou quels Romains ont péri dans leurs défilés. Admirables avant d'être admirées, les beautés de la Suisse demeurèrent inconnues à la Grèce, et Rome ne pénétra que fort tard chez ces peuples alpestres, qui envoyaient leurs fleuves à toutes les nations. Le Rhône, le Rhin, le Tésin, l'Adda, l'Adige étaient illustrés par des victoires, mais leurs sources, leurs affluents, les vallées profondes que parcourent leurs ondes, les lacs qu'ils traversent, les rocs que depuis le premier jour du monde agit à chaque minute le battement de leurs cascades, Rome semble ne les avoir pas aperçus; et même dans les lieux où ses légions ont pénétré, elles ont laissé

masses décharnées, mais l'absence des arbres jette beaucoup de tristesse dans l'âme des voyageurs; on y avale force verres de lait de chèvre et on se baigne dans le petit-lait; il y a aussi trois sources d'eaux minérales sulfureuses. On fait souvent des promenades vers les sommets voisins, d'où l'on jouit de points de vue admirables sur la vallée du Rhin et jusque sur les Grisons. Le plus fréquenté est le Stoss, où il y a une chapelle fondée en l'honneur de la grande victoire de 1406. En 1826, l'association patriotique de Sempach vint y célébrer une fête en commémoration de cette action héroïque. Le voyageur Simon remarque que le champ de bataille n'était pas commode pour les assaillants, qui avaient à gravir et à combattre en même temps sur une pente rapide de trois cents toises de haut. Nous lui emprunterons quelques détails sur les métreries du Gæbris. « Les vaches qui viennent matin et soir au chalet se faire traire, attirées par un peu de sel, étaient ici attachées chacune à la crèche par sa chaîne, leur poil lustré comme celui du cheval le mieux tenu. Quelques-unes portaient, suspendue au cou par un collier de cuir large et chargé d'ornements, une cloche de forme ovale aplatie et du diamètre d'un pied environ. Ce sont des bergères et non des bergères qui traient les vaches. Pendant l'opération, un d'eux entonne le ranz des vaches... Il y a, dans ces simples accents monotones et peu mélodieux en eux-mêmes, un mélange d'expression plaintive et douloureuse et d'après-avoir sauvage dont l'effet est extraordinaire, et le cri aigu du refrain ressemble à celui dont les naturels de l'Amérique septentrionale marquent leurs chants de guerre. Il est aisé de concevoir comment le ranz des vaches, lié aux souvenirs du jeune âge, à ses attachements, à ses plaisirs, et rappelant les lieux, les choses, les personnes, peut affecter si puissamment les Suisses éloignés de leur pays... La meilleure vache avec son veau coûte dix louis; pendant les premiers mois, elle donne

SSL.

379

« par jour huit à dix pots de lait. » On trouve dans ce même voyage des détails très-curieux sur la construction des chalets en bois de mélèze élevés sur un socle de pierre, chalets qui ne sont habités que par les bûcherons, et quelquefois servent de magasin ou de cave.

Dans ces solitudes, au milieu des rochers décharnés, si la cloche lointaine vient retentir à l'oreille du pâle ou du chasseur, il est saisi d'un sentiment religieux bien plus vif que l'habitant des cités. Pour lui, il y a tout un abîme entre l'office du harnais et la prière qu'il articule avec recueillement au haut des montagnes. La cloche de Gais est sonore; elle fait vibrer toutes ces vallées, elle rompt le silence solennel de ces Alpes. La conviction des vérités de la religion est toute-puissante sur ce peuple qui a conservé une grande simplicité dans ses mœurs et dans ses jeux nationaux. Nous citerons une sorte de partie de barres entremêlée de joutes

numériques; on l'appelle le jeu des chevaliers. Les habitants de Trogen et de Speicher se réunissent en corps armés; ceux de Gais et de Teufen se mettent à cinq cents pas de là; un homme sort des rangs, marche à l'ennemi en s'écriant: « Chevaliers, chevaliers, voici le capitaine! » Alors il court vers un but qu'un adversaire doit atteindre avant lui. Ces provocations durent jusqu'à ce que les deux troupes soient en course. Quiconque est attrapé et pris, doit rester à quelques pas assis, comme un prisonnier de la station ennemie. L'on continue jusqu'à ce que tout le monde soit ou prisonnier ou vainqueur, et la victoire générale dépend du plus grand nombre de ceux qui ont atteint le but sans être pris. Le jeu du cercle est à peu près le même: quelqu'un en fait le tour, et frappant un de ceux qui le forment, il s'enfuit et franchit haies et fossés jusqu'à ce qu'il ait été rejoint ou qu'il ait épuisé son rival. La plupart des divertissements ont pour cause la gymnastique; il en est un qui consiste à soulever son adversaire par la boucle de sa culotte,

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE

ET
REVUE SUISSE

LXXIV^e ANNÉE — NOUVELLE PÉRIODE
TOME XXXIV

LAUSANNE
BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
chez Georges Bridel, place de la Louve.
GENÈVE | PARIS
BUREAU DES ARCHIVES | LIBRAIRIE DE LA SUISSE ROMANDE
18, rue de la Pâlisserie. | 33, rue de Seine.
ZÜRICH ET LEIPZIG, ORELL FUSSLI ET C^o.

1869

Tous droits réservés.

ET BIBLIOGRAPHIQUE

477

se racontent pas. On ne les loue pas non plus. C'est d'un si bon, d'un si franc naturel. On loue ce qui est réussi; on blâme ce qui est manqué. Mais ces catégories de l'esthétique moderne, réussi, manqué, ne s'appliquent qu'à nos artifices, et tombent devant les produits naifs d'une poésie qui s'ignorait elle-même. C'est ainsi, et ce ne pouvait pas être autrement. C'est la vie du chalet, l'esprit du montagnard; c'est l'air même du pâturage. Il y a cette différence entre le poète de nos villes et le vacher troubadour qui égayait la veillée aux Colombettes, que le premier célèbre les vertus de ce bon air, tandis que le second nous le donne à respirer.

M. Favrat nous permettra-t-il de lui soumettre une question en passant? Le *Ranz des vaches* de la Gruyère nous apprend que c'est aux basses eaux (bassé z'ivoné) que les vachers ont trouvé le torrent débordé. « Cette expression, dit le commentateur, fait équivoque. Elle signifie, ce me semble, un torrent au pied des monts, un torrent qui coule dans le bas ou au bas de la montagne. » L'explication est trop ingénieuse pour ne pas trahir quel-

LE RANZ DES VACHES DE GRUYÈRE. CHANSON DE VIGNERON, illustrés par Gustave Roux, avec une notice littéraire de L. FAVRAT. — 1 vol. in-4, Berne, C. Schmidt, 1868.

Je devrais peut-être laisser à d'autres, à de moins intéressés, le soin de parler ici de ce charmant album. Mais l'amitié n'exclut pas l'impartialité, et faut-il donc, parce qu'on fait le métier de critique, se refuser le plaisir d'une fleur si la main qui vous la tend en double le prix?

A qui donc est venue l'idée de cet album? Est-ce à M. Favrat, qui en a soigné le texte, à M. Roux, qui l'a illustré, à M. Schmidt, qui en a fait l'entreprise? D'où qu'elle vienne, c'est une bonne idée, et chacun a contribué pour sa part à la faire réussir.

L'album plaît aussitôt. Beau papier, superbe impression, gravures soignées: l'éditeur n'y a épargné ni soins ni peines. On n'édite pas des livres pareils sans être soi-même un homme de goût.

M. Favrat, ce fin connaisseur de nos patois, a dû sourire de plaisir, en voyant deux des plus naïves productions de notre rustique génie, recevoir les honneurs de l'illustration. Il les a mises à la portée de tous. Traductions, notes explicatives, notice littéraire, rien n'y manque.

Voici d'abord notre Ranz des vaches, celui de la Gruyère, le plus original de tous. L'idylle alpestre y est représentée par le refrain des bergers, leur joyeux cri d'appel et le défilé des vaches qui viennent se ranger sous le chêne où on les trait. Ce refrain est à lui seul toute une scène, sur laquelle l'imagination s'arrête avec complaisance, et que, de strophe en strophe, elle aime à voir passer et repasser. Il sert, en outre, de cadre champêtre à une espèce de conte, un véritable fabliau roman, plein de malice et de bonhomie. On sait le grand embarras où se trouvèrent les bergers des Colombettes, arrêtés avec leur troupeau par le torrent débordé; on sait aussi comment ils envoyèrent un des leurs en députation à M. le curé, et ce qui en advint. Ces choses-là ne

que embarras. La véritable poésie rustique n'a pas de ces détours, elle appelle les choses par leur nom. Une majuscule ferait disparaître la difficulté. *Basses-eaux* doit être le nom d'un passage sur la Trême. C'est du moins ce que j'ai entendu dire par quelqu'un qui connaissait bien le pays, et le sens en devient tellement naturel qu'on n'a plus la moindre envie de courir après d'autres explications.

La *Chanson de vigneron* ne vaut pas le *Ranz des vaches*. Elle est jolie cependant; elle a du mouvement et de l'esprit, mais on voit tout de suite que celui qui l'a composée n'aurait pas été fort entrepris pour la traduire lui-même en bon français.

Dépêchons, bande joyeuse!

Les armaillis des Colombettes sont aussi une bande joyeuse, mais ils le sont sans le dire.

Littérairement, la *Chanson de vigneron* n'a pas le droit de faire pendant au *Ranz des vaches*; mais on avait surtout en vue l'illustration; on voulait un album plus encore qu'un livre, et l'espèce de contraste qui se fait sentir dans les paroles et dans la musique disparaît dans les dessins, on n'y a plus rien de choquant. Ce sont

deux faces de notre vie rustique : ici le vacher sur sa montagne, là le vigneron sur ses coteaux.

C'est à M. G. Roux qu'est échue la partie la plus importante et la plus difficile de l'œuvre, l'illustration. Il faudrait à un dessinateur des aptitudes bien variées pour ne pas prêter le flanc à quelque critique dans un travail semblable. Paysage, scènes de genre, scènes d'animaux : il y faut tout. J'ai promis d'être impartial. Je dirai donc que si le crayon de M. Roux a quelque part moins de sûreté, c'est dans les scènes d'animaux. Il avait fort bien réussi, il y a quelques années, à donner de la physionomie au fidèle coursier de don Quichotte et au grison de Sancho Pança. Mais soit que les pesantes vaches de la Gruyère prêtent moins au trait pittoresque, soit qu'il ne les ait pas étudiées d'assez longue main, M. Roux ne les a peut-être pas rendues avec le même bonheur. En revanche, le paysage est excellent. Il y a une vue du Châtelard, entre autres, qui est on ne peut plus charmante. Quelques scènes de genre ne sont pas moins heureusement traitées. La page qui représente le vacher envoyé en députation, et cachant sa pipe dans la poche de sa veste au moment où il frappe à la porte du curé ; celle où la servante du curé, qui joue aussi un rôle dans le fabliau de la Gruyère, remplit son baquet à la fontaine, plusieurs autres encore, sont de petits tableaux pleins de fraîcheur et de caractère.

Mais je n'ai pas le temps de m'arrêter au détail. Ce qui constitue le mérite particulier de cet album, ce qui le distingue de tant d'autres, c'est l'esprit de conscience qui y brille à chaque page. M. Roux n'a pas cherché le pittoresque dans son imagination, il l'a cherché dans la nature et n'a rien laissé au hasard. Cette montagne, c'est bien le Moléson avec sa large et puissante croupe ; ce vacher a été pris sur le fait ; nous nous souvenons de l'avoir rencontré, c'est son type, son costume, son geste ; ce prie-Dieu, nous l'avons vu chez le curé de Wuadens ou chez tel autre de ses confrères gruyériens ; ce porche d'église, nous y avons cherché un abri un jour de pluie ; cette fontaine, nous y avons bu, et l'eau en était fraîche et claire ; cet intérieur de chalet, qui ne le reconnaîtrait aussitôt ? Qui ne reconnaîtrait aussi le geste de ce maître vacher qui serre le fromage sous le poids de la presse ? Et cette vendangeuse de Montreux, quel

ET BIBLIOGRAPHIQUE.

479

type heureux, quelle vérité de pose et de traits ! De même pour la cave et le pressoir. Il n'y a pas jusqu'aux plus humbles ustensiles, la *brante*, la *seille* du vigneron, les baquets et la crémaillère du chalet, qui ne soient traités d'après la nature.

Ce mérite d'exactitude dans le pittoresque est d'un prix tout particulier pour ceux qui connaissent les lieux ; mais il ne peut être indifférent à personne. Les dessins dont l'imagination fait les frais finissent toujours par être monotones, parce que l'imagination est bien moins riche que la réalité. Ils peuvent tromper au premier abord, mais quand on y revient ils ont rarement le même succès. On y sent bientôt le vide et l'à-peu-près. M. Roux n'a rien à craindre de pareil. On feuillettera son album vingt fois avec toujours plus de plaisir. Ses paysages ont le cachet de la nature, les personnages en ont la vie. Il a peut-être moins d'éclat que tel de ses confrères, mais il a quelque chose qui vaut mieux, l'attrait. Avec lui, on se sent toujours quelque part ou chez quelqu'un, et il est peu de dessinateurs qui fassent mieux oublier le faux contraste créé par des imaginations impuissantes entre la réalité et la poésie.

E. RAMBERT.

